

“La” grève : représentation savante et représentations indigènes

Jean-Gabriel Contamin

▶ **To cite this version:**

Jean-Gabriel Contamin. “La” grève : représentation savante et représentations indigènes. 1999. halshs-00416230v2

HAL Id: halshs-00416230
https://shs.hal.science/halshs-00416230v2

Submitted on 22 Oct 2009

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

“La” grève : représentation savante et représentations indigènes

Jean-Gabriel Contamin-Ceraps-Université Lille 2

Working Paper-1999

> “En gros, l’industrie connaît plus la grève que les services, et particulièrement que le commerce. La grève varie en fonction de la taille de l’entreprise. Elle est plus fréquente dans les branches à faible taux de main-d'oeuvre féminine.”
>
> [D’autre part], “il n’y a pas de grève type. Elles sont rares et massives dans les charbonnages, fréquentes et dispersées dans la métallurgie.” (J.D.Reynaud, Sociologie des conflits du travail, PUF, 1982, p.25)

Il serait sans doute aisé de montrer combien une telle appréciation devrait êtrre nuancée. Ce serait du reste faire un mauvais procès à un auteur qui écrivait en 1982 et qui s’interrogeait sur la “stabilité” de ces résultats. Ce n’est donc pas sur le contenu explicite de cette affirmation qu’on veut s’interroger, mais sur l’impensé qui la rend possible, sur la représentation savante de “la”[1] grève qui la sous-tend et qui, plus généralement, irrigue un ouvrage qui fait référence en matière de sociologie de la grève en France.

De fait, caractériser la propension des branches industrielles à la grève par le nombre de grèves qu’elles ont “connues”, par le pourcentage de salariés qui y ont participé et par la durée de ces grèves, c’est implicitement adopter quatre postulats sur les grèves. Ce n’est en effet que dans la mesure où on suppose que tout salarié est gréviste ou non-gréviste (postulat de "binarité"), qu’il l’est tout au long de la grève (postulat de linéarité[2]), qu’il l’est uniformément[3] (postulat d’uniformité) et qu’il y participe en tant que membre d’un groupe (postulat de “collectivité”) qu’on peut légitimement raisonner en termes de taux de participation et de durée de grève. Ce qui sous-tend ce mode d’étude de la grève, c’est donc une représentation de la grève que l’on peut qualifier de : binaire; uniforme; linéaire et collective. Ou plutôt, devrait-on dire : uniforme, linéaire et collective, parce que binaire. En effet, c’est parce qu’il ne distingue jamais que deux groupes parmi les salariés, les grévistes

[1] Cette utilisation de l’article “la” grève pose un véritable problème. Parler de “la” grève, c’est déjà l’extérioriser, c’est déjà supposer qu’elle est un tant soit peu extérieure aux individus qui la font -et qui l’observent-, qu’on peut avoir une représentation de la grève indépendante de celle des grévistes. Ainsi, parler de “représentations de la grève” implique déjà une représentation de la grève.

[2] Il n’y aurait pas d’entrées et de sorties de grève, sauf en début et en fin de mouvement, si bien que la courbe de participation à la grève serait nécessairement de forme parabolique.

[3] On suppose implicitement une façon uniforme selon les individus, selon les établissements, selon les branches -et même, selon les pays, puisque la comparaison se fait internationale- de faire grève.

et les non-grévistes, qu'il ne peut traiter de la grève que comme un phénomène uniforme (soit on fait pleinement grève, soit on ne la fait pas du tout), collectif (soit on est dans le groupe des grévistes, soit on est dans le groupe des non-grévistes) et linéaire (sinon, il y en aurait qui, tout au long du conflit, changeraient de groupe)[4] . Dans cette perspective, la grève se présenterait comme une cessation concertée de travail (conception collective) qui mettrait en scène d'une part (vision binaire) des groupes grévistes préexistant, dont chaque membre serait uniformément (uniformité) en grève du premier au dernier jour, et des groupes non-grévistes dont aucun membre ne participerait. La dynamique de la grève suivrait un modèle linéaire idéal-typique : une entrée en grève collective; un déroulement "naturel"; une sortie de grève collective. Si bien qu'on n'aurait pour l'essentiel à ne rendre compte que du déclenchement des grèves.

Or, cette représentation savante de la grève, loin de n'être le fait que de cet ouvrage, semble largement acceptée par l'ensemble de la littérature scientifique sur la grève[5] . En effet, outre l'accord général sur la définition collective de la grève[6], c'est cette conception fondamentalement binaire de la grève -et ses implications- que l'on retrouve tant dans des travaux d'historiens, de politistes, de sociologues et d'économistes qui opposent les entreprises entrées en grève aux entreprises qui n'y sont pas entrées ou qui calculent des nombres de grèves sur une période pour en tirer des cycles de grève[7] . C'est elle aussi qu'on rencontre, sous une forme plus élaborée, chez d'autres qui distinguent les individus qui entrent dans la grève et ceux qui n'y entrent pas, soit pour faire une typologie des grèves en fonction du pourcentage de grévistes déclarés[8] , soit pour discerner les traits caractéristiques des individus grévistes[9] . La prégnance de cette vision semble, du reste, à ce point avérée qu'elle envahit même les travaux d'apprentis-chercheurs qui, désireux d'abandonner cette

[4] C'est du reste sans doute en partie à sa cohérence que cette représentation doit sa prégnance.

[5] Il est à cet égard significatif qu'on en perçoive les principaux traits dans un ouvrage qui se veut aussi une synthèse de différents travaux publiés sur la grève. On aurait du reste pu développer le même raisonnement à partir d'un ouvrage plus "personnel" comme celui que l'auteur publia avec G.Adam (G.Adam et J.D.Reynaud, *Conflits du travail et changement social*, PUF, 1978).

[6] Selon la définition classique de Griffin (J.I.Griffin, *Strikes in a study in quantitative economics*, Colombia University Press, 1939), on appelle "grève" "tout arrêt de travail temporaire décidé par un groupe de travailleurs pour exprimer une réclamation ou appuyer une revendication".

[7] C'est la conception qui semble sous-tendre par exemple, les études de Shorter et Tilly (*Strikes in France, 1830-1968*, Cambridge University Press,1974), de M.Perrot, parfois, (*Les ouvriers en grève*, Editions Mouton, 1973), de Sami Dassa ("La durée des grèves en France. Etude des fiches de conflits du travail en 1976" in *Travail et emploi*, 1981) ou bien l'ouvrage de Guy Caire sur *La grève ouvrière* (Editions Sociales, 1977).

[8] G.Ribeill distingue ainsi les grèves "internes", "corporatives" et "externes" qui ont touché la SNCF depuis 1993 en leur associant notamment un pourcentage de grévistes. (G.Ribeill, "SNCF : du malaise social à la cassure corporative", *Travail*, n°31, printemps-été 1994, pp.37-62).

[9] C'est ainsi que M.Perrot oppose les "grévistes" et les "fainéants" (*Jeunesse de la grève. France. 1871-1890*, Editions du Seuil, 1984).

dichotomie, retombent pourtant dans ses rets[10] , et qu'elle induit une logique de recherche. On retrouve de fait chez ceux qui analysent les grèves un même schéma en trois étapes[11] et une même tendance à penser qu'étudier une grève, c'est étudier son mode de déclenchement[12]. C'est donc bel et bien à une "représentation collective savante" de la grève que l'on a affaire, une forme de "lieu commun" implicite qui conduit chacun de ceux qui veulent étudier les grèves à passer par un certain nombre de topiques comme celles de "l'entrée en grève" et de la "sortie de grève", du "caractère collectif" de la grève, de son "cycle interne", comme un prêt-à-penser d'autant plus facilement endossé qu'il correspond en partie au prêt-à-exprimer de leurs interlocuteurs[13] .

Il est en effet surprenant de constater à quel point cette représentation savante de la grève rejoint l'une de celles qu'on voit dominer tant dans les discours syndicaux[14] , que dans les logiques journalistiques[15] et administratives[16]. C'est-à-dire, trois types de discours qui ne sont autre que les trois principales sources des études sur la grève. C'est ainsi, par exemple, à partir de sources administratives et journalistiques que M.Perrot mena son enquête. Ce sont de même des sources journalistiques et syndicales que G.Adam et J.D.Reynaud citent en annexe de leurs cas pratiques[17].

Comment donc interpréter cette identité de représentations savantes et ordinaires, semble-t-il d'autant plus prégnante qu'elle reste à l'état d'implicite, qu'elle ne prend pas la

---

[10] Par exemple, P.Mathiot, *Etude socio-politique. d'un conflit ouvrier de la fin des années 1980 : monographie de la grève Peugeot-Sochaux (septembre-octobre 1989)*, Mémoire de DEA, IEP de Paris, 1990.

[11] Guy Caire oppose ainsi le "déclenchement" de la grève, son "déroulement" et son "dénouement" (*op.cit.*).

[12] S.Erben-Seguin distingue ainsi à propos de 1968 un modèle "syndical", un modèle "spontané pro-syndical" et un modèle "spontané anti-syndical" d'entrée en grève ("Le déclenchement des grèves de mai : spontanéité des masses et rôle des syndicats", *Sociologie du travail*, avril-juin 1970, pp. 177-189).

[13] Vouloir s'interroger ainsi sur des représentations savantes dans une production "savante", c'est postuler la possibilité de s'extraire de ces façons de voir, l'existence d'une position de surplomb, ce qui pourrait sembler présomptueux. On avancera à l'inverse que cette "lucidité" n'est que le pendant d'un manque de lucidité initial, qu'on a pu -croit-on- d'autant mieux prendre ses distances avec ces représentations qu'on les avait à l'origine adoptées sans les interroger. En effet, les entretiens qui, on le verra, forment la matière de la mise en cause de la représentation savante de la grève, ont été menés à partir d'un guide d'entretien qui était implicitement dicté par cette façon de voir. On y retrouvait par exemple cette vision-division de la grève en trois étapes : l'entrée (au singulier); le déroulement; et la sortie.

[14] Ainsi, dans les ouvrages qu'ont respectivement consacrés des cheminots de la CGT (J.L.Huerta, dir., *La marche du temps*, Edition Plein Plume, 1990) et de Lutte Ouvrière (Lutte Ouvrière, *La grève des cheminots: 18 décembre 1986-15/01/1987*, Edition Lutte ouvrière, 1987) à la grève de 1986-87, on retrouve, au delà de nombreuses divergences d'"appréciations", un même souci d'opposer les dépôts en grève et ceux qui ne le sont pas, de rappeler l'évolution des pourcentages de grévistes au jour le jour ou d'insister sur les circonstances du "déclenchement".

[15] C'est par le taux de grévistes par secteur que les journalistes caractérisent une grève.

[16] Les données publiées par le ministère du travail chaque année concernent ainsi par exemple le nombre d'établissements touchés par un conflit, les effectifs de ces établissements à avoir cessé le travail, le pourcentage des effectifs totaux auxquels ils correspondent ou le nombre de journées individuelles par personne ayant cessé le travail.

[17] G.Adam et J.D.Reynaud, *Conflits du travail et changement social*, PUF, 1978.

figure d'une prise de distance scientifique vis-à-vis de façons de voir spontanées et indigènes pour en comprendre les effets de réalité, comme si cette représentation était tacitement assimilée à cette "réalité"? Comment concilier ce constat avec le "principe de non-conscience" propre à la sociologie, avec cette idée que "le sens des actions les plus personnelles et les plus transparentes n'appartient pas au sujet qui les accomplit mais au système complet des relations dans lesquelles elles s'accomplissent" et que les acteurs eux-mêmes n'en sont pas conscients[18] ? Doit-on en conclure que, à l'inverse, ces auteurs postulent -ou constatent- une parfaite adéquation entre les représentations indigènes de la grève et la réalité de leur déroulement?

C'est cette vision savante de la grève -à la fois "trop" et "pas assez" conforme aux façons de voir indigènes[19] -, et ses implications en termes de protocole de recherche[20] , que conduisent à questionner des entretiens menés auprès d'une quinzaine de participants à la grève des cheminots de décembre 1995 contactés à l'occasion des Assemblées Générales du jeudi 14 décembre, la veille de "la reprise"[21]. Ces derniers, bien que divers dans leur sensibilité syndicale, dans leur profession ou dans leur statut familial[22], ne sauraient être pensés comme "représentatifs" des grévistes. Il convient, en effet, d'être conscient des

---

[18] P.Bourdieu, J.C.Passeron et J.C.Chamborédon, *Le métier de sociologue. Préalables épistémologiques*, Mouton, 1983, p.32.

[19] "Trop" si l'on estime que les représentations savantes ne sauraient être calquées sur les représentations ordinaires, "pas assez" si l'on estime qu'on ne saurait comprendre la "réalité" sans prendre en compte l'ensemble des représentations ordinaires de cette "réalité" et les effets qu'elles ne peuvent manquer d'avoir sur les comportements des acteurs ordinaires. Ce n'est donc pas le décalage en lui-même qui semble faire sens, c'est un décalage qui advient sur un fond d'adéquation implicite.

[20] Il ne s'agit bien sûr pas de contester la fécondité de l'ensemble de la littérature scientifique existante sur la grève, mais seulement de noter que cette littérature gagnerait à intégrer une autre représentation de la grève, les questions et les hypothèses qu'elle induit. Il s'agit de questionner les points aveugles de cette représentation.

[21] On notera une nouvelle fois combien les mots sont piègeux. Comment parler d'une grève sans utiliser ces lieux communs que sont les expressions "l'entrée en grève", "la reprise", "les" grévistes, "la" grève alors même que leur emploi présuppose une façon de voir dont on veut montrer les limites, alors même que "le mot ou, a fortiori, le dicton, le proverbe et toutes les formes d'expression stéréotypées ou rituelles sont des programmes de perception" (P.Bourdieu, *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*, Fayard, 1982, p.100)? Faut-il dès lors bannir ces "concepts" ordinaires pour en déconstruire la logique? On tentera de démontrer que ce peut être à l'inverse en les utilisant consciemment qu'on pourra les retravailler et en démonter les mécanismes, alors qu'un simple refoulement lexical pourrait ne pas empêcher de retomber dans la logique impliquée par ce vocabulaire. On essaiera ainsi par exemple de montrer que la meilleure façon de critiquer -au sens de "sociologie critique"- la représentation classique qui sous-tend le topos de "l'entrée en grève", n'est pas de s'interdire d'y recourir, mais, au contraire, de l'employer et de le travailler pour en montrer les limites et les pertinences.
Les entretiens ont été réalisés par une équipe collective dirigée par Annie Collovald et Bernard Lacroix. Ils ont circulé entre les membres de l'équipe. Certains de ces travaux ont donné lieu à publication dans la revue *Scalpel* (1999, n°4-5).

[22] Parmi ces quinze interviewés, on trouve des syndiqués -militants ou adhérents CGT, SUD (ex-CFDT) et FGAAC- comme des non-syndiqués, des hommes comme des femmes, des célibataires sans enfant comme des personnes mariées ayant des enfants à charge. On y croise aussi des "représentants" de chacun des grands métiers cheminots -conducteurs, contrôleurs, aiguilleurs, commerciaux et équipement. Moyen d'épouser une plus grande variété de situations plutôt que d'espérer en une utopique "représentativité". (cf Index des principaux personnages)

“conditions sociales qui font que certains témoins potentiels prennent effectivement la parole ou sont appelés à le faire”[23]. Or, ces enquêtés ne sont que les rescapés d’une quadruple sélection. Sélection géographique, d’abord, en ce qu’on a dû se contenter de collecter les témoignages d’agents SNCF présents sur des sites parisiens (gare de Lyon, gare du Nord, gare Saint-Lazare, dépôt de Villeneuve, chantier du Landy). “Sur-sélection”, ensuite, en ce que tous les cheminots interviewés étaient assez impliqués dans la grève pour être présents à cette avant-dernière Assemblée générale. Une sélection “externe”, aussi, en ce que ce sont à eux que différents chercheurs se sont adressés pour leur demander s’ils accepteraient d’accorder un entretien sur la grève, et que ce choix relève de définitions en partie explicites -obtenir des entretiens aussi divers que possible, par exemple-, mais aussi, en large partie, socialement incorporés, de ce qui pourrait être, aux yeux de chaque membre de l’équipe de recherche, un bon “client” pour un entretien[24] . “Auto-sélection”, enfin et surtout, en ce qu’on n’a finalement recueilli que les discours sur la grève de ceux qui ont le jour même accepté le principe d’un entretien et qui, trois à six mois plus tard, ont renouvelé cet accord[25] . Aussi, comme le rappelle G.Mauger, “il faut supposer que «ceux qui parlent» ont des intérêts et disposent de ressources qui sont au principe de leur «disposition à parler» et qui les distinguent de «ceux qui se taisent»”[26] , que leur discours, dans son existence comme dans

[23] M.Pollak avec N.Heinich, “Le témoignage”, Actes de la Recherche en Sciences Sociales, n°62-63, juin 1986, p.6.

[24] Notons que ces sélections ne sont pas indépendantes les unes des autres. Le chercheur ne s’adressera ainsi qu’à ceux qui se rapprocheront le plus des critères explicites et implicites qui définissent le “bon” candidat à l’entretien, “bon” en ce qu’il sera “intéressant”, mais “bon”, surtout et d’abord, en ce qu’il semblera -au nom de représentations socialement acquises- susceptible d’accepter cette demande et qu’il permettra au chercheur de “sauver la face” tant vis-à-vis de l’ensemble des participants à l’AG, que vis-à-vis des autres membres de l’équipe de recherche. Ainsi, selon sa trajectoire sociale propre, selon les dispositions qu’il aura intériorisées, selon les expériences qu’il aura connues, selon les connaissances qu’il aura acquises -il ne fait ainsi guère de doute que le fait de “savoir” que les informateurs sont toujours à distance du monde dont ils se font l’expression peut conduire à s’adresser en priorité à ceux dont on estime, par quelque indice, qu’ils sont quelque peu à distance de ce monde!-, chaque chercheur tendra à aller d’abord vers ceux qui osent parler dans l’AG, vers ceux qui lui ressemblent, vers ceux qui semblent isolés, vers ceux qui le regardent,… En retour, c’est en partie la trajectoire sociale des futurs informateurs, leurs dispositions incorporées, leurs expériences vécues qui les feront se conformer aux critères recherchés par le sociologue.

[25] On pourrait ainsi montrer comment, à chaque filtre, différents facteurs sociaux travaillent à la détermination de cet «échantillon spontané» final. Ainsi du militant syndical qui refuse l’entretien en expliquant : «Vous savez, moi, je ne suis qu’un militant, hein… Ce n’est pas moi qu’il faut voir». Ainsi de la femme qui refuse de parler «avec des intellectuels» et «sous le coup». Ainsi de la chercheuse qui, en retour, évite de s’adresser aux «porteurs de badge» de peur de n’enregistrer que «des positions officielles», et décide de repérer les “femmes sans badge”. Ainsi de la femme à qui elle s’adresse finalement parce qu’elle s’est “arrêté en la voyant”. Ainsi d’une autre chercheuse qui demande un entretien à un homme parce qu’il est intervenu pendant l’AG et qu’il se disait tiède. Ainsi, enfin, de l’employée des ventes, non-syndiquée qui, ayant accepté le principe d’un entretien, choisit de ne pas venir aux trois rendez-vous successifs qu’elle convient avec un des membres de l’équipe de recherche, ou de cette contrôleuse, élue CGT, qui fait d’abord dire qu’elle n’est pas là, explique ensuite qu’elle rappellera plus tard, pour finalement ne jamais rappeler.

[26] G.Mauger, “Enquêter en milieu populaire”, *Genèses*, n°6, décembre 1991,p.135.

son contenu, est en partie déterminé par cet intérêt à parler[27] qui peut susciter, si l'on reprend les termes de G.Mauger, "ostentation, expression et dissimulation" : "Pas plus qu'il ne s'agit de rejeter dans l'insignifiance les propos tenus par les enquêtés, il ne s'agit de les prendre pour l'indépassable vérité du sens de leurs pratiques". Ces discours, du reste, ne se limitent pas, pour l'essentiel, à des propos sur leur propre pratique et leur expérience, du point de vue du "je"[28] (comme regard et discours du joueur en train de jouer), mais comprennent aussi, souvent, des propos sur les autres, les grévistes et les non-grévistes, du point de vue du "ils" (comme regard et discours de l'observateur sur l'ensemble du jeu et des joueurs). C'est donc à la fois une expérience personnelle spécifique de cette grève et une représentation plus générale de celle-ci qu'on découvre dans ces entretiens réalisés auprès de cheminots, par construction particulièrement engagés dans la grève[29] .

Des éléments dont, cependant, le contenu est aussi pour partie déterminé par le délai qui sépara la grève elle-même de ces entretiens qui ne sont que des rétrodictions. Si l'on admet que la vision que chacun conserve de la grève -et, donc, la façon dont il en parle- est transformée tout au long de celle-ci par la façon dont elle évolue, il va de soi, a fortiori, que, sous l'effet des événements qui ont suivi la grève, des interprétations dominantes qui n'ont pu manquer de toucher chacun par l'intermédiaire des médias, des discussions rétrospectives auxquelles chacun a participé sur les lieux de travail ou dans les syndicats, ou, tout simplement, de la réflexion personnelle que chacun a pu développer à partir de son expérience propre[30] -et ce, d'autant qu'il se savait susceptible d'être recontacté par des sociologues pour en parler-, ces façons de voir ont subi des "altérations" encore plus

---

[27] On notera par exemple la "sur-représentation" -si tant est qu'on puisse parler ainsi d'un échantillon qui ne se veut pas représentatif!- des adhérents de SUD parmi les interrogés qu'on doit expliquer non pas tant par un intérêt particulier des chercheurs pour la genèse de ce syndicat, que par une propension particulière à accepter de parler qu'on pourrait en partie attribuer à cette genèse même, et à l'intérêt que pouvait trouver ce syndicat, dans ces circonstances, à susciter l'intérêt.

[28] Selon la distinction tirée de Norbert Elias à propos des modes d'analyse possibles de la participation aux jeux (N.Elias, *Qu'est-ce que la sociologie?*, Pandora, 1981, p.146-154).

[29] Cette limitation implique bien sûr qu'on ne croit pas étudier ainsi les représentations ordinaires de la grève, mais seulement des représentations ordinaires de la grève. On supposera cependant que celles-ci, dans la mesure où on en trouve trace dans chacun des récits recueillis, sont en partie partagées par ceux qu'on nommera provisoirement les "grévistes actifs", et que c'est donc notamment en fonction d'elles que ces"grévistes actifs" organisent la grève.

[30] On attribuera notamment à ce phénomène le fait que, souvent, les interviewés parlent de "la" grève comme d'un phénomène extérieur à eux, qui semble apparaître presque sui generis et s'imposer dans le cours de leur vie ordinaire, qu'ils n'ont qu'à "suivre". Une représentation implicite de "la" grève qui semblait n'avoir pas la même force dans des propos recueillis en plein mouvement puisque, justement, une gréviste disait: "On ne peut pas parler. Moi, je ne peux pas parler, comme ça. Non, vraiment… Peut-être après…". Si "la" grève apparaît ainsi comme extérieure dans le discours des grévistes, c'est donc sans doute en partie parce qu'ils ont eu -et pris- le temps de la rendre extérieure. On notera à l'opposé, à nouveau, la force de cette représentation de "la" grève comme réalité extérieure à ceux qui la font dans les discours savants sur la grève, tels qu'ils apparaissent tant dans les ouvrages sur la grève déjà cités que dans la façon dont les chercheurs interviennent dans les entretiens qui font la matière de cet article! Un décalage entre représentation savante et représentation ordinaire dont on essaiera de rendre compte par la suite.

considérables après une telle durée, si bien qu'on ne peut rien -ou presque, on le verra- espérer y trouver de la "réalité" de cette grève ou même de ce qu'était la grève pour ceux qui la faisaient au moment où ils la faisaient, mais beaucoup de ce qui leur reste de l'expérience de la grève quelque temps plus tard. Si on suppose qu'avec le temps les discours tendent à se styliser, à se cristalliser autour de traits saillants aux yeux des acteurs[31], on peut donc estimer que ce qu'on saisit ainsi, ce sont des représentations collectives de la grève -et non, seulement, de la grève des cheminots de décembre 1995.

INDEX DES PRINCIPAUX PERSONNAGES

Marco , 26 ans, non syndiqué, est mécanicien aux ateliers TGV très modernes du Landy, réputés peu enclins à la grève. Il était en congé-maladie au début de la grève. Après quelques hésitations, il est entré ensuite dans le mouvement.

Hadid , 25-26 ans, militant CGT, est agent d'exécution aux ateliers du Landy.

Christian , 41 ans, marié un enfant, non-syndiqué, est conducteur à la gare du Nord. Il donne par ailleurs des cours à l'université Paris VIII et a rédigé un journal de bord pendant la grève. En congé au début du conflit, il entre en grève le dimanche. Il avait promis de le faire si le mouvement durait. Ce dont il doutait.

Philippe , 33 ans, secrétaire de la FGAAC, est conducteur sur Paris-Sud-Est (gare de Lyon).

Michel , 47-50 ans, secrétaire de SUD (ex-CFDT), est conducteur sur Paris-Sud-Est.

Brigitte , 37 ans, célibataire sans enfant, syndicaliste SUD (ex-CFDT), est surveillante de travaux à Modane, mais a longtemps travaillé sur la gare de Lyon. Elle est venue de Modane sur Paris aussitôt qu'elle a su qu'était déposé un préavis de grève illimitée, parce qu'elle sentait que quelque chose allait arriver. Faute de trains, elle n'a ensuite pas pu, à sa grande joie, remonter sur Modane.

Jean-Louis , 39 ans, marié sans enfant, adhérent CGT, est contrôleur-banlieue sur Paris-Sud-Est.

Richard , 40 ans, syndiqué CGT, a été pendant dix-huit ans contrôleur à la gare de Lyon. Il est aujourd'hui agent sédentaire dans cette même gare. En vacances au début du conflit, il s'est mis en grève le lundi.

Nathalie , 31 ans, un enfant, syndicaliste SUD (ex-CFDT), est agent commercial sur Paris-Sud-Est.

Frédéric , 40 ans, célibataire, syndicaliste SUD (ex-CFDT), est agent d'encadrement (aiguillage) sur Paris-gare de Lyon et sur les chantiers de Bercy (Villeneuve).

Anne , 36 ans, sans enfant, syndicaliste SUD (ex-CFDT) gère la prime des agents de conduite dans un dépôt de conducteurs, à Villeneuve.

Or, de ces entretiens, de la diversité des expériences grévistes qu'ils révèlent (le discours du "je") et, surtout, des représentations de la grève qu'ils véhiculent (le discours du "ils"), il ressort que la vision traditionnelle de la grève, binaire, collective, uniforme et linéaire, est concurrencée -ou complétée- par une autre conception implicite, plus éclatée, qui, à l'évidence d'une division binaire entre grévistes et non-grévistes, opposerait des degrés

[31] Un peu à l'image de ce qui a été montré de la diffusion des rumeurs qui leur fait subir des phénomènes de "réduction" (omission de la plupart des détails), d' "accentuation" (intensification de certains détails)et d'"assimilation" (un récit qui en vient à respecter les stéréotypes du groupe dans lequel circule la rumeur) (cf W.Allport et L.J.Postman, *The psychology of rumor*, Holt, 1947).

différentiels de participation à la grève, qui, à l'évidence d'un schéma linéaire entrée en grève collective-déroulement-sortie de grève collective opposerait la vision d'un flux ininterrompu d'entrées et de sorties de grève individuelles.

A ces deux représentations, on peut du reste associer respectivement deux métaphores auxquelles recourent ces cheminots pour désigner le processus d'entrée en grève. De fait, au-delà d'expressions "neutres" comme "commencer", "démarrer", "se déclencher" ou "partir en grève"[32], s'opposent ceux qui comparent la grève à un "incendie" et ceux qui la rapprochent de la "pêche" ou de la "mayonnaise". Or, ces deux métaphores ne semblent pas tout à fait équivalentes puisque concevoir l'entrée en grève comme un incendie qui se propage -on "met le feu aux poudres"-, c'est en conclure que ce qui importe, c'est l'incendiaire, le "déclenchement" et ce qui le précède, l'amont de la grève. C'est supposer aussi qu'il n'est pas d'autre groupe que les grévistes ou les non-grévistes : on est "in" ou "out", dans le feu ou encore sauf. De plus, une fois éteint, on ne pourra plus s'enflammer à nouveau. On sera brûlé. On retrouve par là ce qu'on a nommé la "représentation binaire, collective, uniforme et linéaire de la grève".

A l'opposé, concevoir -ou retraduire- l'entrée en grève[33] comme une "mayonnaise qui prend" ou comme "des poissons qui mordent", c'est sous-entendre que l'essentiel, ce n'est pas tant l'entrée en grève, le jour où elle commence, que les entrées en grève et les sorties de grève successives, le travail continu de mise en place de la grève qui va permettre à la "mayonnaise" de continuer à prendre. C'est supposer aussi qu'on ne peut se contenter d'opposer grévistes et non-grévistes, mais qu'on doit distinguer des degrés dans la grève : la grève, certes, certains y entrent le premier jour et n'en ressortent que le dernier -voire, plus tard (cf infra)-, ils entrent en grève, comme on entre en religion; certes, d'autres n'y mettront jamais les pieds, continueront, coûte que coûte à venir travailler. Mais, entre ces positions extrêmes, il peut être une infinité d'autres expériences individuelles. Il est notamment des cheminots qui entreront dans la grève, en sortiront, y reviendront,…

Ne faut-il pas, dès lors, à l'image de D. Mac Adam[34] -mais dans l'ordre des représentations- qui, contre une tendance de la sociologie des mobilisations à se focaliser sur les différences entre actifs et inactifs complets, proposait de s'attarder sur les

[32] On pourrait sans doute analyser aussi les différentes connotations et représentations associées à ces expressions en apparence interchangeables. Notons, par ailleurs, bien évidemment, que ces distinctions n'ont rien d'exclusif. Nul n'est porteur d'une seule représentation et d'une seule formulation de cette représentation de la grève. On ajoutera enfin qu'on n'a pris en compte que les formulations qui n'ont pas semblé instillées par le chercheur au moment de l'entretien.

[33] Par facilité lexicale, on utilise l'expression "entrée en grève" pour signifier ici, dans un sens qui se veut strictement dénotatif, ce dont les cheminots nous parlèrent quand on leur demanda de raconter "l'entrée en grève".

[34] D. McAdam, "Recruitment to High-Risk Activism : The Case of Freedom Summer", *American Journal of Sociology*, n°92 (1), juillet 1986, pp.64-90.

déterminants de degrés différentiels de participation à l'activité protestataire, tenter de ne pas seulement retenir, dans le discours des grévistes sur la grève, l'opposition entre "gréviste total" et "non-gréviste total", mais de noter aussi tout ce qui est dit de la variété des expériences grévistes? Ne peut-on alors faire l'hypothèse que, si c'est la représentation binaire et linéaire de la grève qui domine les discours, tant indigènes que savants, c'est, semble-t-il, aussi, en fonction d'une conception différenciée des entrées en grève qu'on peut comprendre différents aspects de sa mise en place, que c'est aussi en fonction de cette représentation -qu'elle soit conforme ou non à la "réalité"[35] - d'une multiplicité des entrées et des sorties de grève que cette organisation prend sens, et que, finalement, ce n'est qu'en acceptant de prendre au sérieux cette façon de voir qu'on peut éclairer certains points aveugles des analyses "savantes" de la grève? Il sera dès lors temps de s'interroger sur la cécité partielle de la représentation savante de la grève, sur ses déterminants sociaux, mais, aussi et surtout, méthodologiques.

LA GREVE QUI SE PROPAGE, LA GREVE QUI PREND

L'entrée en grève : départ, démarrage ou déclenchement

Un syndiqué CGT de Saint-Lazare : "Bon, la grève, elle a commencé le 24 novembre, et dès le 28 elle est devenue inter-catégorielle." (AG de Saint Lazare du 14/12/1995)

Serge : "Le dépôt s'est arrêté comme au départ."

Christian : "Nous décidons d'aller, en attendant [l'AG du centre de tri postal du Landy], aux ateliers et postes d'aiguillage du Landy tout proches, où il semblerait que la grève ait quelques difficultés à démarrer."

Brigitte : "Quand elle a démarré, moi, j'étais à Modane, enfin, pas quand elle a démarré, quand le tract [annonçant un préavis de grève] est sorti."

Philippe : "Immédiatement, les trois syndicats ensemble, on a appelé tous en parallèle, tous pour les mêmes dates. Donc, tout le monde est parti dans le mouvement…"

Philippe : "Les gens n'avaient pas besoin d'une coordination, ils partaient sur un préavis de grève clair."

Frédéric : "86… bon, c'était en fait le rejet des organisations syndicales. C'est-à-dire que la grève est partie de non-syndiqués de Paris-Nord, Et, puis après, c'est parti. Ça a suivi très rapidement."

Michel : "Lundi, ah oui, il me semble que là on est parti quoi, quand tu as passé la barrière des quarante-huit heures, trois jours dans une grève, j'ai envie de dire que tu as gagné sur le plan de la lutte."

Richard : "S'il était question de partir pour, disons, la société en général, là, on est partis aussi pour nous. On est aussi partis parce qu'on avait un problème personnel à régler… Et, ça a déclenché ce mouvement…"

Christian : "Je suis assez pessimiste. Il serait étonnant qu'un mouvement important s'enclenche, étant donnée l'apathie généralisée qui me semble actuellement dominer le paysage." (24/11, Journal de grève)

[35] Il est clair qu'on ne vise pas ici à évaluer la conformité de représentations savantes et ordinaires à la "réalité" de la grève, puisque, d'une part, on ne dispose pas de données suffisantes pour tester une telle hypothèse, et que, d'autre part, ce serait postuler une réalité totalement indépendante des façons de voir. On veut montrer en revanche que les représentations savantes de la grève ne semblent prendre en compte -implicitement- qu'une partie des représentations indigènes de cette "réalité" et qu'elles ne permettent donc que partiellement de comprendre les effets de réalité que peuvent véhiculer ces représentations ordinaires.

L'entrée en grève : un incendie :

Jean-Louis : "On a vraiment l'impression qu'il y a deux, trois, quatre vitesses même. On parle de deux vitesses; mais c'est bien dépasser maintenant. On est à trois ou quatre vitesses. Ça c'est un petit peu ce qui a fait, ce qui a mis le feu aux poudres, je crois."

Jean-Louis : "En 1987, ça a été,… Suite à des préavis de 48 heures reconductibles, et puis finalement le mouvement s'est embrayé. Dire d'où c'est parti, je n'en sais rien. A un moment donné il y en a qui disent : "il y en a marre, il y en a assez; on arrête". Bon, il y en a d'autres qui suivent, qui arrivent, qui prennent leur service et qui disent "oui, c'est vrai. Ça ne va pas". Ils discutent entre eux. Et, puis, ça part parfois comme un incendie de forêt , j'ai l'impression."

Christian : "On croyait éventuellement à un mouvement de 48 heures-72 heures dans le meilleur des cas. Mais, pas à un embrasement comme ça."

Christian : "Ce qui a mis un peu le feu aux poudres [en 1986], c'est un projet de réorganisation de la rémunération interne, qui ne serait plus basée seulement sur l'ancienneté, comme c'était pour les roulants."

Christian : "C'étaient les dépôts qui appelaient au fur et à mesure, qui disaient : alors, on part en grève ou on ne part pas en grève? Et on leur disait : nous, on est en grève à 100% (…) Et, tous les dépôts sont partis en grève comme ça, les uns après les autres : les 92 dépôts de France et de Navarre ont été en grève le lendemain soir à 100%. Voilà, c'est parti comme ça [en 1986] (…) Et, alors, ça a fait tâche d'huile parce qu'on a eu la télévision."

Richard : "La situation était déjà chaude, brûlante, et puis il nous est tombé dessus le contrat. C'était chaud au niveau de la société en général à ce moment-là mais nous, en plus, le problème particulier, personnel, du contrat de plan a fait que ça a explosé. C'était l'étincelle, quoi; c'était la goutte d'eau , et alors là, on étaient directement concernés."

Richard : "Quand vous êtes venus, c'était en plein feu, dans le feu de l'action."

Les entrées en grève : un mouvement qui prend

Frédéric : "Le samedi et le dimanche, ça a beaucoup discuté; et, puis, c'était bien, ça n'était pas agressif. Bon, on n'a pas été agressif non plus vis-à-vis des gens. On ne leur a pas dit : "Ouais, faut faire grève, etc…" On leur a dit : "bon, à la limite, on verra lundi ce qui va se passer; mais, ce serait bien que lundi, bon…" Donc, on a pendant trois jours, en gros, on a discuté avec les gens (…). Et, puis, lundi, ça a commencé à mordre , quoi."

Frédéric : "Il y avait des nouvelles qui arrivaient de Paris-Nord [en 1986]. Le dépôt avait pris. En fait, tous les dépôts avaient déjà pris…, en partie, quoi. Le dépôt d'ici avait pris. Je crois que c'était le 18 décembre."

Frédéric : "L'Assemblée générale a voté donc la reconduction pour le lendemain. Bon, à charge pour nous, après, on a quand même été faire des piquets de grève le 25. Et, là, on n'a pas été suivi vraiment, quoi. Le 25-26, ça a été… enfin, c'était un samedi et un dimanche. Les gens, ils ne savaient pas trop. Ils disaient : "bon, on va attendre le lundi". Effectivement, là, le lundi, c'est… ça a pris, ça a pris quoi. Le lundi, le mardi, bon … Suivant les endroits, ça a pris plus ou moins, plus ou moins vite."

Michel : "La CGT a bien géré le conflit au départ, elle sentait qu'il y avait quand même quelque chose mais elle n'était pas partie prenante de s'engager dans un conflit long au départ, mais, en même temps, elle a laissé venir pour savoir si ce fameux week-end du 23 au 24 allait prendre."

I-Une représentation collective et binaire de la grève :

"Il n'y a pas de mobilisation sans intégration sociale"[36] . Cette dimension de l'action collective sur laquelle insiste toute une tradition de la sociologie des mobilisations[37] se concrétise, lorsqu'on étudie les grèves, dans l'image de l'ouvrier qui accompagne ses camarades dans la grève quand ceux-ci, après en avoir discuté, décident d'y aller, parce qu'il ne peut accepter, en continuant de travailler, d'être coupé de facto de son groupe d'appartenance. Par suite, les entrées en grève individuelles sont éminemment liées à l'entrée en grève collective : on entre en grève avec les autres ou on n'y entre pas, comme les autres.

Cette conclusion de la sociologie des mobilisations est, on l'a souligné, intimement liée -sans doute, par des déterminations réciproques- à une représentation savante des mobilisations -et, spécifiquement, ici, de la grève- véhiculée tant dans le lexique employé que dans les modes d'étude choisis. Une vision de la grève comme binaire, et, parce que binaire, collective, linéaire et uniforme.

Celle-ci, on en trouve trace dans les représentations ordinaires de la grève -telles qu'elles apparaissent au travers des entretiens- sous au moins deux figures distinctes : d'abord, celle de l'insistance sur l'entrée en grève, le jour et les circonstances du début de la grève; ensuite, celle d'une opposition franche entre groupes grévistes et groupes non-grévistes. On rencontre, d'une part, un "récit des origines" aux composantes relativement stéréotypées et, d'autre part, une tendance à associer à chaque catégorie une propension gréviste qui n'admet que difficilement les exceptions.

Un "récit des origines" :

Il pourrait sembler paradoxal de faire du "récit des origines" le révélateur d'une représentation ordinaire de la grève dans la mesure où le mode de questionnement lui-même

[36] D.Segrestin, "Les communautés pertinentes de l'action collective : canevas pour l'étude des faits sociaux des conflits du travail en France", *Revue Française de Sociologie*, n°21, 1980, pp.171-203.

[37] On citera notamment les travaux d'A.Oberschall sur l'importance des groupes préexistants dans les phénomènes de mobilisation (*Social conflict and social movements*, Prentice Hall,1973) qui, dans une logique de sociologie des mobilisations, semblent s'appliquer presque tout naturellement au mouvement de décembre 1995 dans son ensemble : la réaction de collectivités relativement communautaires à un geste du pouvoir qu'elles pouvaient percevoir comme un signe de segmentation de la société.

invitait les enquêtés à en faire un thème de leur discours. Ne retrouve-t-on pas finalement dans les entretiens les représentations que les enquêteurs y avaient mis?

En partie, sûrement. Il est cependant trois éléments sur lesquels le guide d'entretien n'a pas joué. D'abord le volume de paroles consacrées à ce moment de la grève; ensuite, la similarité de récits portés par des acteurs différents, placés en des endroits différents de la grève; et, enfin, la comparaison le plus souvent spontanément réalisée par les interrogés entre le conflit de 1995 et celui de 1987, comparaison qui, au-delà des changements de circonstances, laisse transparaître une même trame, le passage par les mêmes étapes. Si on ajoute que ce qu'on a dit de l'inévitable stylisation d'un discours qui porte sur un conflit vécu trois à six mois auparavant joue, a fortiori, pour ce qui est de l'évocation d'une grève vécue neuf ans plus tôt, on est induit à penser que cette similarité des récits, ce commun "récit des origines", n'est pas qu'un artefact de méthode, mais l'indice profond d'une représentation ordinaire de la grève.

Dans la narration de cette épopée, on passe en effet toujours par les mêmes quatre étapes -même si l'ensemble du cheminement n'est pas nécessairement présent dans chaque récit particulier. D'abord, la mise en place des conditions d'un conflit[38] : l'existence d'un malaise latent, et de signes avant-coureurs[39] -ou, tout au moins, considérés après coup comme tels-, quand survient l'événement qui "met le feu aux poudres". Ensuite, le rôle majeur des initiateurs : on rappelle leur statut (des «agents de conduite» en 1986; les «trois syndicats ensemble» en 1996), l'importance de s'assurer d'un soutien minimal et le rôle essentiel de la diffusion de l'appel à une grève illimitée. Puis, la lutte contre les incertitudes initiales : une incertitude générale à laquelle répondent la première AG (Assemblée Générale) et les assurances venant de l'extérieur et qu'on donne à l'extérieur. Enfin, comme par «magie» (Christian), la mise en route du mouvement par l'extension aux milieux potentiellement grévistes et par l'acquisition d'un rythme de croisière tel que le mouvement s'auto-entretient : comme le résume Michel, «Bon, ça y est, on est parti. On ne va pas reprendre le boulot sans rien. Donc, on va jusqu'au bout»."

[38] Il ne s'agit pas ici, on le rappelle, de décrire le processus idéal-typique de déclenchement d'une grève, mais seulement une des façons idéal-typiques qu'ont les acteurs de décrire après coup le déclenchement d'une grève. On n'est pas ici dans le domaine de la sociologie des mobilisations, mais dans celui de la sociologie des représentations.

[39] Il n'est que deux exceptions à cette "pré-science" de la grève, les récits de Richard et de Christian, celui-ci expliquant ainsi par exemple : «Je pense que cette grève sera sans lendemain. Je suis assez pessimiste. Il serait étonnant qu'un mouvement important s'enclenche étant donnée l'apathie généralisée qui me semble actuellement dominer le paysage». Cependant, d'une part, Christian tenait un journal de grève dont il nous a fait part (cf article de L.Willemez dans la revue *Scalpel*, n° 4-5, 1999, p. 59-71), cette exception semblant donc surtout prouver a fortiori combien, là, on étudie plus des représentations que des témoignages! D'autre part, Richard et Christian sont deux des trois seuls à dire qu'ils n'ont pas été en grève le premier jour. L'évocation d'une absence de signes avant-coureur est alors faite sur un registre du "je", de l'expérience personnelle de la grève, alors que, chez les autres interrogés, l'évocation de tels signes prend la forme d'un discours du "il" ou du "on", qui relève proprement des représentations. La diversité des signes avant-coureurs avancés prouve du reste aussi combien on a affaire là à un topos de la représentation ordinaire de la grève.

LE RECIT DES ORIGINES

La grève de 1995	**La grève de 1986**
A- Les conditions préalables au conflit **1°) Un climat de malaise : "De toute façon, ça aurait réagi"** **Jean-Louis :** "Je pense que, de toute façon, ça aurait réagi. (…) Je pense que c'est le climat qui était… qui est mauvais, quoi."	**Frédéric :** "[En 1986], c'était un ras-le-bol (…) On en avait marre de travailler, de travailler sous la pression. Il y avait un déficit de dialogue. Désespérance, quoi."
2°) Des signes avant-coureurs : "ça poussait depuis un certain temps" **Philippe :** "Je vois, pendant la grève; ils [les jeunes] se sont pas mal syndiqués, dans tous les syndicats, hein… Même un peu avant la grève, ça avait commencé. Un peu avant, ça se rapprochait." **Michel :** "Ça poussait depuis un certain temps. Tout ce qui nous tombait sur la poire avec une direction générale à l'époque (…) qui menait une politique de ça passe ou ça casse." **Jean-Louis :** "Depuis une semaine, je crois qu'on voyait quand même que ça allait éclater. On sentait que le gouvernement ne reviendrait pas en arrière. Il avait décidé de toute façon, droit dans ses bottes, que ce serait comme ça, et pas autrement."	Dans *La grève des cheminots* , les auteurs commencent par rappeler tous les mouvements qui avaient précédé la grève de 1986-87, notamment toutes les expériences de Comités de grève.
3°) L'événement qui met le feu aux poudres : **Jean-Louis :** "[En 1995], il y avait eu le plan Sécurité Sociale qui commençait un petit peu à faire peur aux gens (…) Ça, c'est un petit peu ce qui a mis le feu aux poudres, je crois. Et, puis, bon, là-dessus, le contrat de plan."	**Christian :** "[En 1986], ce qui a mis un petit peu le feu aux poudres, c'est un projet de réorganisation de la rémunération interne." **Jean-Louis :** "[En 1986], c'est parti de la gare du Nord, je crois. Les gens, ils s'étaient fait agressé vraiment violemment, quoi. (…)Les violences, ça a été un petit peu la goutte qui a fait débordé le vase, quoi."
B- Le rôle des initiateurs : **1°) Les initiateurs :** **Philippe :** "[En 1995] la FGAAC a déposé un préavis en premier au niveau national. Tout de suite derrière, la CGT a déposé un préavis régional et la CFDT un préavis régional illimité aussi. Donc, immédiatement, on est rentré dans les mêmes dates avec les mêmes points sur la grève, sauf que nous on ne parlait pas du contrat de plan (…) Donc, immédiatement, les trois syndicats ensemble, on a appelé tous en parallèle, tous pour les mêmes dates."	**Christian :** "[En 1986, ces mecs du début] c'étaient des agents de conduite tout à fait banaux (…), c'étaient vraiment des copains, des gars que je connaissais de très longue date. On savait que c'étaient des pères pantouflards, télé, football, boîtes de bière, etc…"

2°) S'assurer d'un soutien : "savoir combien d'agents sont prêts à partir en grève"

Frédéric : "C'était très organisé en fait. Disons que sur deux mois, il y a eu quatre appels à des grèves carrées d'une journée, le dernier appel étant pour le 24 novembre. Alors, ça voulait dire aussi que plus ça allait, plus il y avait une manifestation massive au niveau de la grève, et puis, aussi, évidemment, à chaque grève correspondait une manifestation; et, à chaque manifestation, il y avait de plus en plus de monde, et puis, forcément, beaucoup de discussions au boulot, entre collègues, et puis dans les heures d'informations syndicales. Et, donc, on sentait qu'il y avait quelque chose qui se prépare."

Christian : "Un beau jour, je faisais les trains sur Ermont; il y a un type qui est venu me voir et qui m'a dit : «est-ce que tu signes la pétition?». J'ai dit : «quelle pétition?». Il me dit : «La pétition pour partir en grève le 19 ou le 20 décembre au soir. Voilà, les syndicats ne veulent pas nous épauler, on leur en a parlé. Donc, nous, avec trois-quatre mecs, on a fait une pétition-sondage pour savoir combien il y a d'agents de conduite capables de partir en grève le 19 ou 20 au soir… grève illimitée!» (…) et il s'est avéré que la pétition a tourné pendant une semaine et que 90% des agents du dépôt l'avaient signé."

3°) La diffusion de l'appel à une grève illimitée :

Brigitte : "Quand le tract est sorti, je n'étais pas ici… Une affiche qui traînait encore dans les panneaux syndicaux et qui, donc, annonçait un préavis de grève pour le 24 novembre. Enfin, je l'ai vu après, hein! Et, pour une durée indéterminée pour la CFDT. (…) J'ai senti qu'il allait se passer quelque chose. Je savais que ça allait merder. Parce que, quand il y a un préavis illimité, on s'attend toujours à quelque chose!"

Christian : "Une fois que ça a été fait [la signature de la pétition], il a fallu faire un tract (…) qui appelait tous les agents de conduite de France et de Navarre à partir en grève le 19 au so à 0 heure", tract qu'ils ont fait distribuer dans toute la France en se débrouillant : "Ils sont allés dans les triages, dans les dépôts. Ils ont donné [des paquets de tracts] à des potes qui étaient dans les dépôts, sur les machines. Ils allaient par exemple à Noisy; ils chopaient un mécano qui allait sur sa bécane à Tours; ils lui donnaient un paquet de tracts : «arrivé à Tours, tu fous ça dans les casiers. Et, tu feras pareil avec un type qui descend sur Bordeaux». Et, en quinze jours, comme ça, le tract s'est répandu comme ça dans toute la France. Et alors, en bas du tract, il y avait marqué : «à partir de 0 heure, le 19, appelez tel numéro». Et, ce numéro, ça correspondait à un simple téléphone, une cabine, qui se trouvait dans la salle des pas perdus, devant l'antenne-traction."

C-La lutte contre les incertitudes :

1°) Les incertitudes initiales : "ça tient de la magie"

Frédéric : "On sentait qu'il y avait quelque chose qui se prépare. On savait pas quoi, hein!"

Jean-Louis : "Je ne sais pas comment ça s'est fait, en fait. Il y a toujours des préavis qui sont un petit peu avant. Les préavis de grève sont fréquents à la SNCF, hein? Mais, bon, trois jours, 24 heures, 48 heures, bon. Et, puis, souvent, il y a des mouvements suivis ou il n'y en a pas. En 1987, ça a été suite à des préavis de 48 heures reconductibles, et, puis, finalement le mouvement s'est embrayé.

Christian : "Moi, je me pointe à minuit en étant persuadé qu'il y allait avoir trois mecs. Non, i y avait tout le dépôt."

Christian : "Il nous dit : «Vous avez réussi à faire débrayer la France sur un bout de papier assez ridicule, il faut bien l'avouer : ça tient de la magie, ça tient du miracle, cette affaire là». Ce qui est vrai d'ailleurs."

Serge : "Comme en 86, on ne savait pas où on allait, on ne sait jamais où on va… on sent qu'il y a une poussée mais dire si ça va être le ma on ne peut pas le dire."

Dire d'où c'est parti, je n'en sais rien. A un moment donné il y en a qui disent : «il y en a marre, il y en a assez; on arrête». Bon, il y en a d'autres qui suivent, qui arrivent, qui prennent leur service et qui disent «oui, c'est vrai. Ça ne va pas». Ils discutent entre eux. Et, puis, ça part parfois comme un incendie de forêt, j'ai l'impression. Même si au départ il y a des préavis de grève… Oui, c'est un peu ça, en fait, c'est un peu ça. Parce qu'après comment on peut motiver… Aucun syndicat ne peut avoir la prétention de motiver, de mobiliser 150.000 cheminots, ne serait-ce que la moitié, 60.000, 50.000. C'est injouable. Personne ne peut savoir avant ce qui fait que le film marche ou ne marche pas."

2°) La première AG comme indicateur : "Il y a des moments où c'est plutôt mou; d'autres où ça pousse"

Serge : "[On sentait qu'il y avait une poussée] à la participation à la grève dès le début… Quand on voit le nombre de grévistes, les réactions aux assemblées générales, ce sont des réactions qui s'apprécient. Il y a des moments où c'est plutôt mou; d'autres où ça pousse. Et, là, c'était le cas."

Frédéric : "De grève en grève, la mobilisation était de plus en plus forte. Donc, le 24, ça a vraiment été le summum. Et, puis, c'est là que, bon, la décision a été prise de continuer. Et, puis, comme ça a marché, ben…, on a continué, quoi (sourire)."

Brigitte : "J'ai vu des gens de l'équipement, on a été à l'assemblée générale. Et, je me suis retrouvé dans les conditions de 86 et de 87! Et, il y avait des assemblées générales aux caténaires comme on l'a fait à… C'était il y a neuf ans, quoi! Donc, on voyait bien que ça allait bouger. Ce sont des choses qui se passent assez rarement."

3°) Assurer de son soutien :

Frédéric : "On savait qu'au dépôt de Paris, ils proposaient [la poursuite de la grève le 24]. Et, puis, qu'ils le tiendraient. (…) On savait qu'ils continueraient le lendemain. Donc, ça a été proposé en Assemblée Générale. L'Assemblée Générale a voté, donc, la reconduction pour le lendemain."

Christian : "A minuit, le téléphone sonne. Un mec décroche. C'étaient les dépôts qui appelaient au fur et à mesure. Dépôt de Brouville, dépôt de Dijon… qui disaient : «alors, on part en grève ou on part pas en grève?». Et on leur disait : «nous, on est en grève à 100%». ce qui n'était pas tout à fait vrai; mais, il y avait une partie de bluff, aussi."

Frédéric : "Il y avait des nouvelles qui arrivaient de Paris-Nord, hein. Le dépôt avait pris. En fait, tous les dépôts avaient déjà pris…, en partie, quoi. Le dépôt d'ici [gare de Lyon] avait pris. Je crois que c'était le 18 décembre. Donc, la veille. Et, le 19, à 18 heures, les gens en gare, ils ont dit : «allez, on s'en va, il y en a ras-le-bol»."

D-La mise en route du mouvement :

1°) L'extension aux milieux potentiellement grévistes : "tous en grève"

Philippe : "Donc, immédiatement, les trois syndicats ensemble, on a appelé tous en parallèle, tous pour les mêmes dates. Donc, tout le monde est parti dans le mouvement."

Frédéric : "La manière dont les gens se sont arrêtés spontanément [en 1986]… Moi, je m'en rappelle, l'accueil et, puis, même les aiguilleurs, les copains du mouvement là. Et, ça s'est fait vraiment comme ça, quoi. Ça a été… pff… à dix huit heures, je crois : «Allez, on arrête. On en a ras le bol». Non, c'est vrai, hein. Bon, il y avait des nouvelles qui arrivaient de Paris-Nord, hein."

Brigitte : "Je me souviens [qu'en 1986] c'est moi qui avait foutu l'équipement en grève. Bon, j'avais amené les mecs au dépôt, et on avait écouté, on avait pris la parole. J'ai dit : «bon, je vous amène l'équipement. S'il y a une place pour nous, on fait grève avec vous». Un truc comme ça. Et, puis, tout le monde applaudissait, on s'est foutu en grève."

2°) Le rythme de croisière : "quand tu as passé la barrière des 48 heures, tu as gagné"

Nathalie : "Le premier jour, le 24 novembre, on a eu la première assemblée générale qui a décidé de la reconduction de la grève et, le lendemain matin, on a mis en place les piquets de grève dès cinq heures du matin, les assemblées générales tous les jours à la même heure, enfin…"

Michel : "Le Lundi, il y a plus de monde que le Vendredi. Et, il me semble que, là, on est parti, quoi. Trois jours, c'est vrai aussi que, quand on a l'expérience, quand on a le vécu, comme nous qui avons vingt-cinq années de service, quand tu as passé la barrière des 48 heures-trois jours, dans une grève, j'ai envie de dire que tu as gagné sur le plan de la lutte parce que tu sais que les mecs disent : «ça y est, on est parti maintenant; on verra, mais on va aller jusqu'au bout», quoi. Autant sur une période de 24 heures, «oh, vous faites chier, ça sert à rien», autant quand tu passes le cap des 48 heures ou trois jours, les gars, ils ont dit : «bon, ça y est, on est parti. On ne va pas reprendre le boulot sans rien. Donc, on va jusqu'au bout»."

Christian : "Et, tous les dépôts sont partis en grève comme ça, les uns après les autres : les 92 dépôts de France et de Navarre ont été en grève le lendemain soir à 100%. Voilà, c'est parti comme ça [en 1986] (…) Et, alors, ça a fait tâche d'huile parce qu'on a eu la télévision."

Ainsi, dans ce récit des origines, tout se joue le(s) premier(s) jour(s), dans l'amont de la

grève, comme si, une fois l'incendie allumé -quand bien même on reconnaîtrait le côté souvent miraculeux de cet allumage-, elle s'autonomisait et se développait d'elle-même à tous les secteurs "potentiellement grévistes" de l'entreprise qui, eux-mêmes, une fois en grève, le seraient jusqu'au terme du mouvement. On retrouve donc là bien des traits de ce qu'on appelait la représentation savante de la grève : une entrée en grève unique et collective qui détermine l'ensemble du mouvement; des grévistes "totaux", ce qui suppose une vision binaire et linéaire de la grève; et, même, une qualification du mouvement en fonction de l'entrée en grève puisque, lorsqu'on leur demande ce qui différenciait 1986 de 1995, c'est sur le degré d'organisation de cette entrée en grève, sur la mainmise que les syndicats auraient ou n'auraient pas eue sur cette action qu'ils mettent l'accent. Ainsi, Frédéric souligne-t-il combien les «organisations syndicales n'ont pas été prises de cours», mais ont, au contraire, contrôlé le mouvement en 1995, alors qu'en 1986-87, c'est sans elles, voire contre elles, que la grève avait été déclenchée. Ainsi, Christian oppose-t-il le triple préavis déposé, dans des formes diverses, par la FGAAC, la CFDT et la CGT pour le 24 novembre 1995 aux difficultés énormes qu'avaient connues les cheminots de la gare Paris-Nord en 1986 pour obtenir que la CFDT finisse par poser un préavis «uniquement pour le dépôt de la gare du Nord, et pour 24 heures uniquement». Ce ne sont donc pas seulement des représentations implicites que se partagent acteurs et analystes de la grève. Les catégories indigènes de classification des grèves qui découlent de ces représentations se retrouvent elles-mêmes consacrées dans et par le discours savant[40] . Une dualité dont on retrouve la trace quand on prend en compte la propension des cheminots interrogés à opposer globalement les catégories grévistes et non grévistes.

Collectifs grévistes, collectifs non-grévistes :

De fait, c'est à une même représentation binaire et collective de la grève qu'il convient de rattacher cette tendance, en ce qu'elle est sous-tendue par l'idée, d'abord, qu'un membre d'un secteur à majorité gréviste ne saurait être non-gréviste -et réciproquement-, que c'est l'appartenance à une catégorie, à un groupe de référence, qui détermine totalement l'entrée ou non en grève, et, ensuite, qu'il n'y a d'autre degré dans la participation à la grève que la participation totale ou l'absence de participation.

C'est ainsi que les enquêtés parlent en général des «cadres», des «roulants», des «non-

[40] On peut bien sûr à l'inverse faire de cette homologie la résultante de l'imprégnation des représentations ordinaires par les classifications du discours savant. Préférant ne pas entrer dans cette logique de l'oeuf et de la poule, on admettra qu'il y a inter-relation entre ces deux phénomènes, mais que c'est ici sur le premier qu'on veut insister.

commissionnés», des «jeunes», des «télécoms», des gars de Marseille[41] . Autant de catégories qu'ils associent plus ou moins globalement au statut de "gréviste" ou de "non-gréviste". Sont ainsi, tout au long des entretiens et en fonction des intérêts de chacun, mises en scène les différences régionales, hiérarchiques, générationelles, catégorielles et sectorielles.

Autant d'associations qui font elles-mêmes écho à une distinction fondamentale, la spécificité cheminote. Autant d'associations dont on ne peut que noter la parenté avec les tentatives savantes de typifier "le" gréviste. Autant d'associations qui ne sont, enfin, nuancées que par un recours aux pourcentages réels de grévistes ou aux observations in vivo, qui ne fait qu'entériner cette vision dichotomique de la grève, cette vision archétypale de son déroulement : «Au niveau des agents de conduite, on est passé de 95% au début à 68% à la fin quand on a repris. Mais, au niveau des agents sédentaires autres que les agents de conduite, mis à part les agents de train qui étaient aussi en grève, ça a rarement été au-dessus de 15%. C'était descendu à 9 ou 8%…» (Philippe).

COLLECTIFS GREVISTES-COLLECTIFS NON-GREVISTES:

La singularité cheminote : "Plus dur dans l'action"

Christian : "L'habitus du roulant n'est pas celui de l'employé de chez Calberson, l'histoire mythique qu'il a d'inscrite dans le mouvement ouvrier n'est pas la même… C'est ce qui explique que nous, on est certainement plus dur dans l'action que les autres."

Les différences régionales : "Chacun réagit un peu à sa façon"

Jean-Louis : "C'est le cas pour toutes les gares de Paris, quoi. Bon, la Province, c'est différent. Mais, chacun a son caractère en Province, chacun réagit un peu à sa façon, traditionnelle quoi. On ne réagit pas à Dijon comme on réagit à Marseille, quoi".

Christian : "Une grève comme ça, elle avait la particularité d'être nationale et que ce qui se passe là, à Paris-Nord, ça ne rend pas forcément compte de ce qui se passe à Strasbourg ou à Bordeaux."

Richard : "On s'informait des autres assemblées générales, de la façon dont ça se passait ailleurs. Et, ailleurs, c'était la même façon que nous. A part à Clermont-Ferrand où il y a eu très peu de grévistes."

Richard : "A Marseille, ils ont été beaucoup plus bénéficiaires. Je crois qu'ils payent deux à quatre jours de grève… Il faut dire qu'ils sont très, très sévères, ils sont très virulents à Marseille et je pense qu'ils finissent par faire peur à leurs instances dirigeantes là-bas, à leurs directions respectives. Et, du coup, les établissements ont été beaucoup plus généreux."

Les différences hiérarchiques : "Les cadres supérieurs, ils ne nous suivent pas, ce n'est pas possible"

Marco : "Les cadres supérieurs, dans le genre patron et chef d'atelier, ils ne nous suivent pas, ce n'est pas possible; ils risquent leur place aussi, eux, et je les comprends un petit peu."

Anne : "Au dépôt de Paris comme à Villeneuve, dans les bureaux, le bureau administratif, ce sont les agents de maîtrise qui étaient en grève, et les agents d'exécution étaient au boulot."

Marco : "Chez nous au Landy, tu as 30% de la boite qui n'est pas commissionnée. Et, ces 30%, ils ne feront jamais grève, et je les comprends : ils gardent leur place."

[41] D'où l'inconvénient d'avoir un corpus limité à des cheminots "parisiens".

Les différences de génération : "Un premier conflit, c'est toujours plus exaltant"

Philippe : "On avait un peu peur parce que, il y a deux-trois ans de ça, on avait l'impression que les jeunes ils se foutaient de tout… Il pouvait arriver n'importe quoi…"

Frédéric : "Nous, sur les chantiers mouvants, c'était moins évident; ce sont des gens qui ont moins de pratique, de bataille, quoi. Et, puis, des gens plus âgés. Aux ventes, il y a énormément de jeunes, quoi, donc, des gens, c'était leur premier conflit; et, c'est un peu exaltant. Un premier conflit, c'est toujours plus exaltant que de remettre le couvert pendant vingt ans. Au bout de vingt ans, on commence à se lasser."

Christian : "Je n'ai pas encore bien vu de relève : par exemple, on n'a pas vraiment distingué d'antinomie entre la jeune génération et l'ancienne. Ça aussi, c'était fort en 86, une antinomie très, très forte entre les jeunes et les anciens. (…) Or, dans ce mouvement, je n'ai pas repéré ça chez les jeunes. Donc, il n'y a pas de relève. Donc, c'est un peu bête; mais, ça viendra peut-être."

Les différences catégorielles : "C'est toujours l'exécutif qui se met en grève, ce n'est jamais les autres"

Richard : "On ne se connaît pas beaucoup entre catégories. Mais, il y a surtout toujours trois catégories qui sont en grève : il y a les guichets - donc, le service en gare-, les contrôleurs et les conducteurs. Il y a d'autres services. L'accueil aussi, mais je pense qu'il fait partie des guichets. (…) C'est ce que j'appellerais «les agents de gares», ceux qui sont sédentaires permanents en gare : les guichets, l'accueil.

Et, il y a ceux qui tournent, les contrôleurs et les conducteurs. Mais quand vous atteignez genre «service division commerciale»… ça y est, vous tombez sur les hauts gradés, si vous voulez, sur la maîtrise ou des choses comme ça. (…) Et alors ça, pour les mettre en grève, c'est quasiment impossible (…) C'est toujours l'exécutif qui se met en grève, hein? Ce n'est jamais les autres…"

Philippe : "Au niveau des agents de conduite, on est passé de 95% au début à 68% à la fin quand on a repris. Mais, au niveau des agents sédentaires autres que les agents de conduite, mis à part les agents de train qui étaient aussi en grève, ça a rarement été au-dessus de 15%. C'était descendu à 9 ou 8%…"

Brigitte : "J'ai téléphoné à un autre juste après la reprise. Il a fait grève puisque c'est un roulant. Donc, c'est sûr qu'il a fait grève!"

Christian : "Il y avait beaucoup de mecs du TGV qui n'avaient pas fait grève."

Anne : "Il y a des bureaux où tout le monde était au boulot. Parce que, à Villeneuve, il y avait pratiquement des bureaux entiers soit grévistes, soit non-grévistes. C'est une tradition, quoi. Il y a ce qu'on appelle le bureau mouvement qui est le plus souvent proche des conducteurs et qui, bon, c'est des grandes gueules quand même, qui sont plus sensibilisés, qui ont plus l'habitude de la révolte. Et, il y a les bureaux administratifs où c'est plus feutré. (…) Dans les bureaux administratifs, c'est vrai que c'est un peu dommage, mais ils sont beaucoup plus cadrés par la direction, beaucoup plus entourés. Ce qui fait que c'est plus difficile de se démarquer même s'ils sont d'accord avec les objectifs de la grève."

Frédéric : "Le samedi et le dimanche, en gare de Lyon, ça a bien marché au niveau des ventes, quoi. Mais, nous, sur les chantiers mouvement, c'était moins évident."

Les différences sectorielles : "Il y a de secteurs, c'était un peu faible"

Marco : "Tout ce qui était de Villeneuve étaient grévistes (rires), tous autant qu'ils étaient : là-bas, il y a eu un taux énorme de grévistes."

Anne : "Nous (Villeneuve), on était 71% en grève minimum. Donc, les non-grévistes en général ne la ramènent pas trop quoi."

Frédéric : "J'ai eu les états des grévistes, donc à la fin. Récapitulatif par chantier, chez nous, Transports. Et, en fait, ça s'est très bien passé. Bon, il y a des secteurs, c'était un peu faible."

Il n'est cependant meilleur signe de la force d'imprégnation de cette façon de voir la grève dans le discours des cheminots que d'analyser plus précisément le statut donné à l'exception. A celui qui ne fait pas grève alors que tous les autres de son groupe le font, bien

sûr dénoncé puisque ce sont des grévistes qu'on a interrogés. Mais aussi, à l'occasion, de façon plus surprenante, à celui qui fait grève alors que tous les autres de son groupe ne le font pas. C'est ainsi que Marco, mécanicien aux ateliers du Landy, rappelle comment il s'est d'abord fait rabrouer par les roulants de la gare du Nord, comment, ensuite, il n'a été accepté au sein des grévistes qu'en faisant ses preuves, et comment, finalement, il est parvenu de ce fait -tout au moins, c'est ainsi qu'il l'interprète, ce qui, à tout le moins, prouve que lui même est imprégné de cette représentation collective de la grève- à réintroduire l'ensemble de son groupe -non-grévistes majoritaires y compris- au sein des groupes grévistes. Ainsi, aux yeux de Marco, devant cette "dissonance cognitive", les cheminots n'ont d'autre choix que de rejeter le gréviste du Landy parmi l'ensemble des non-grévistes du Landy ou d'accepter l'ensemble du Landy -non-grévistes inclus- parmi l'élite des groupes grévistes. Une alternative que ne justifie que la prégnance de cette vision collective et binaire de l'entrée en grève.

Le cas du Landy : "Qui dit «le Landy» dit «l'ensemble du Landy», même si ce n'était qu'un seul gaillard"

Marco : "Chez nous au Landy, tu as 30% de la boite qui n'est pas commissionnée. Et, ces 30%, ils ne feront jamais grève, et je les comprends : ils gardent leur place. Après, tu as, vis-à-vis de cela, des chefs qui ne feront jamais grève, des contremaîtres qui ne feront jamais grève, des chefs d'atelier, des chefs d'équipe… ça, ça fait 20% de plus. Tout ça, ça fait 50% de la boîte. Et, il y a 15% des gars qui ont fait la grève, 15%sur 1000 gars, ça ne fait pas grand monde."

Marco : "Ils [les roulants de Paris-Nord] disaient : «ouais, vous êtes cheminots, vous êtes du Landy? Le Landy, il ne fait pas grève (…), mais qu'est-ce que vous foutez là, ils n'ont rien à foutre là. Ils n'ont rien à foutre là parce qu'ils sont du Landy, ils ne font pas grève. Au Landy, ils ne font pas grève»."

"Et moi, j'ai dit : «mais dites, je suis là, arrêtez de me prendre pour un con». Et, à ce moment là, il y a un gaillard, un cheminot, enfin un roulant qui a pris ma défense, qui a dit aux autres : «écoutez, les gars, lui, il est là, il faut le prendre comme il est». (.. Et, moi, j'espérais justement que cette idée fausse qu'on avait sur nous soit justement détruite grâce à ça. Et ça a marché. Et quand on dit que «ces personnes là» étaient présentes, on dit : «eux, ils sont du Landy». Et, qui dit «le Landy» dit «l'ensemble du Landy», même si ce n'était qu'un seul gaillard."

Il est néanmoins d'autres discours qui intègrent ces exceptions de façon plus complexe, en rompant avec la vision binaire de la grève. C'est ainsi que Brigitte oppose la propension des télécoms à ne jamais se mettre en grève à la réalité d'une certaine -bien que limitée- participation à cette grève là. De même, Richard souligne que certains membres du "service commercial" ont pu s'associer à la grève «peut-être 24 heures ou des choses comme ça», alors qu'en général «pour les mettre en grève, c'est quasiment impossible», tout en ajoutant aussitôt : «Mais , si vous voulez, c'est toujours l'exécutif qui se met en grève, hein? Ce ne sont jamais les autres…». C'est alors à une autre façon de voir la grève qu'on est introduit, où sont pris en compte des degrés différentiels de participation, où ce sont les frontières

même de ce que c’est qu’ être gréviste qui sont mises en crise.

II. Une représentation diversifiée de la grève :

Des expériences grévistes à une autre représentation de la grève :

Si l'on en croit le modèle binaire et uniforme de la grève, il n'est essentiellement que deux types d'expériences grévistes : ceux qui entrent en grève le premier jour et en sortent le dernier, et ceux qui ne font pas grève un seul jour.

Tous nos interlocuteurs semblent du reste répondre à l'un de ces types. Ainsi, Hadid, Brigitte, Nathalie, comme Frédéric ou Jean-Louis, ont été en grève de bout en bout. Quant à Christian, Richard et Marco, certes, ils ne se sont mis en grève que quelques jours après le début. Mais pour l'un, c'est parce qu'il était en repos, pour l'autre parce qu'il était en vacances et pour le troisième parce qu'il était malade. On serait donc tenté de considérer que, potentiellement, chacun des interrogés correspond au modèle binaire de la grève : sauf circonstances extérieures, ils auraient tous participé à la grève de son début jusqu'à sa fin -ou, tout au moins, c'est ce qu'ils laissent entendre. Une conclusion que confirme l'affirmation, souvent réitérée par chacun, syndiqué comme non-syndiqué, -et notamment par ceux qui ont manqué le début du mouvement- qu'ils "suivent systématiquement toutes les grèves" parce que «si on n'est ni blanc, ni noir, par moments, là, c'est une situation où on est blanc ou noir» (Richard). Une conclusion dont la pertinence semble définitivement avérée par les regrets que tous affichent envers une fin de grève trop rapide. Regrets qui, a contrario, prouvent leur attachement à la représentation collective de la grève : dire qu'on a accepté d'arrêter la grève alors qu'on voulait personnellement la continuer, c'est dire que, quand on sort d'une grève, on en sort tous ensemble, quels que soient les états d'âme individuels.

Si, donc, on en reste à ce que nous révèlent de prime abord ces discours du "je" quant à l'expérience gréviste de chacun, on pourrait conclure, d'abord à la conformité de ces pratiques à la représentation savante de la grève -mais, on a déjà souligné que les enquêtés n'étaient en rien "représentatifs" des grévistes-, mais aussi, et surtout, au désir de conformité à cette façon de voir. Désir qui, en lui même, prouve la réalité et la force normative de cette représentation. Ainsi, lorsque Christian explique d'une part qu'«en général, [il est] toujours dans les actions avec les syndicats; [qu'] il est même possible qu'[il ait] fait plus de grèves que certains représentants syndicaux» et, de l'autre, qu' «[il] fait toutes les grèves», peut-on supposer que se mêlent description de son expérience et force normative de la représentation collective de la grève.

L'entrée en grève, un réflexe automatique : "c'est inné, quoi"

Hadid : "Je n'étais pas là en 1986. Malheureusement. Mais, après, les grèves de trois jours, j'étais là. Même les grèves internes au niveau de l'établissement, j'étais là."

Richard : "En général, on me considère comme gréviste parce que c'est vrai que j'ai tendance à faire toutes les grèves qui se présentent… Enfin, comment je dirais? Je fais toutes les grèves qui se présentent par conscience syndicale. Et, aussi, parce que je pense que, si un mouvement de grève est lancé, c'est que c'est important. Il y a des raisons dessous (…). Je suis systématiquement toutes les grèves."

Brigitte : "[A propos d'une autre grève, peu avant] Je ne sais pas, c'était inné, quoi (rires). On faisait la grève de l'astreinte, les autres la faisaient quoi (…) Je pense que tout militant, déjà, c'est presque une obligation. Je ne vois pas, sauf si son organisation n'appelle pas à la grève. Parce que toutes les grosses grèves, je ne conçois pas d'être militant et d'appeler à la grève sans faire grève."

Christian : "Je ne me reconnais pas dans les syndicats tels qu'ils sont. Donc, je préfère être à côté. Mais, en général, je suis toujours dans les actions avec eux; il est même possible que j'aie fait plus de grèves que certains représentants syndicaux. (…) Je fais toutes les grèves."

La sortie de la grève, un acte collectif : "J'ai passé ma matinée à chialer"

Marco : "A la fin du mouvement, moi, j'étais prêt à continuer."

Richard : "Moi, je sais que, quand on a déclaré qu' on allait reprendre le travail, je n'étais pas là ce jour là à l'assemblée générale. Et, j'ai eu une peur terrible. C'est d'avoir débrayé au niveau de la grève un peu trop tôt, sans avoir de résultats."

Nathalie : "Le dernier jour, je n'ai rien dit et je me suis abstenue pour le vote parce que je ne pouvais pas appeler à la reprise, parce que si j'avais gagné pour les cheminots, je n'avais pas gagné pour tout le monde. (…) J'ai passé ma matinée à chialer."

Jean-Louis : "Ce que je regrette, ces sont les trois-quatre derniers jours qui pourraient faire véritablement évoluer les choses. Chaque fois c'est pareil, en fait. Je ne sais pas s'il en faudrait trois-quatre, d'ailleurs. Peut-être qu'il en faudrait une semaine. Quinze jours même, je ne sais pas."

Christian : "Il ne fallait absolument pas que la grève s'arrête, il fallait qu'elle continue."

Pourtant, un examen plus approfondi de l'expérience de chacun des enquêtés conduit à nuancer cette apparente uniformité. Ainsi, Marco entre-t-il en grève dès la fin de son congé-maladie; mais, après avoir hésité. De même, si Brigitte suit ainsi le mouvement jusqu'au bout, à Paris, c'est qu'il n'y avait plus de train pour la reconduire à Modane. Enfin, si Richard et Christian n'entrent pas tout de suite dans la grève, c'est aussi parce qu'ils ne croient pas à sa pérennité.

Une variété d'expériences qui s'accentue encore quand on prend en compte ce que chacun nous dit de la façon dont il a participé à la grève de 1986-87. De fait, outre ceux qui n'étaient pas encore à la SNCF, Brigitte explique avoir commencé avec les siens, trois-quatre jours après les premiers, et être partie avant la fin pour aller faire du ski. Christian, pourtant un des initiateurs de ce mouvement, se rappelle être parti en congé la dernière semaine de la grève pour revenir la veille du vote de la reprise. Quant à Anne, elle dit n'avoir fait que deux jours de grève.

La diversité d'expériences grévistes apparemment uniformes : "Je ne savais pas exactement"

Marco : "Avec un pote, on tape le carton régulièrement, et c'est lui qui m'en a parlé (de la grève à la SNCF). Lui faisait pas grève; moi, j'ai dit : «Je n'en sais rien, je vais aller au boulot après mes jours de maladie, et je verrai bien : si la grève elle finit, je reprends le boulot. Sinon, je peux…». Je ne savais pas exactement. Et là, il s'avérait que, finalement, j'ai tout arrêté."

Brigitte : "J'étais ici [à Paris, gare de Lyon] en me disant «je vais retourner à Modane»; mais, je n'avais pas envie d'y aller. Donc, j'ai écouté les infos, sachant que ça m'arrangeait bien qu'il n'y ait pas de train. Et, il s'est avéré qu'il n'y avait plus de train. Donc, je suis restée."

Christian : "Je ne suis pas gréviste à la SNCF puisque je suis en repos. De toute façon, je pense que cette grève sera sans lendemain." (24/11, Journal de grève)

Richard : "Le jour où la grève a été déclenchée, c'était un vendredi et j'étais en vacances. J'avais deux jours de vacances et j'ai appris par la radio que la SNCF s'était mise en grève. J'ai été un peu surpris. Je me suis dit : «Bon, en général, les mouvements, ça dure vingt-quatre heures»."

La diversité des expériences grévistes en 1986-87 : "J'avais fait deux jours de grève"

Brigitte : "[En 1986], moi, je crois que je me suis cassée [avant la reprise] (…) A cette époque là, ça n'était pas dans un club [que je faisais du ski] J'avais un copain dans le Jura. Donc, tous les week-end, j'allais dans le Jura. Donc, dès qu'il y a eu un train, je suis repartie dans le Jura, quoi! (…) Nous, on n'avait commencé après; et je me souviens que c'est moi qui avait foutu l'équipement en grève. (…) On a dû démarrer trois-quatre jours après les autres."

Christian : "Moi je suis parti avant la fin de la grève parce que j'avais des congés, je suis parti la dernière semaine de la grève, je suis parti en congé. Je suis revenu la veille que la reprise soit votée."

Anne : "J'ai très peu connu le conflit de 86, parce que, moi, je trouvais que la grille salariale, si c'était appliqué, ça pouvait être bien. (…) J'avais fai deux jours de grève."

Encore faut-il s'entendre sur ce qu'on appelle "faire la grève". De fait, aux yeux de la

représentation savante de la grève, le critère "objectif"[42], implicite, qui distingue le "gréviste" du "non-gréviste", c'est le fait d'être porté par la direction sur "l'état des grévistes"[43]. C'est explicitement à cette définition que se réfère Frédéric lorsqu'il explique avoir reçu l'état des grévistes tout au long de la grève et qu'il en conclut que peu ont fait trois semaines de grève, mais que «tout le monde a donné sa contribution». Pourtant, ce même Frédéric, peu après, rappelle qu'après la grève, il a décidé de ne pas serrer la main des non-grévistes et des syndicalistes qui n'avaient fait la grève que «de façon aléatoire», et que «ça n'a pas duré longtemps parce que ça voulait dire qu'on ne disait plus bonjour à personne. Quasiment». Ainsi, ne semble-t-il pas suffire d'avoir «donné sa contribution» pour ne pas être considéré comme "non-gréviste".

Il ne faudrait du reste pas croire que cette définition "subjective" de ce que c'est que faire ou ne pas faire la grève, cette "norme gréviste"[44] -au sens où elle correspond à ce que les enquêtés considèrent comme la pratique qu'aurait dû normalement adopter tel cheminot pour que l'on considère qu'il ait "véritablement" fait grève- est purement quantitative : il ne suffit pas, dans les représentations des cheminots interrogés[45], d'avoir été objectivement gréviste un nombre déterminé de jours pour être subjectivement considéré comme gréviste. D'une part, cette "norme gréviste" est relative aux groupes auxquels elle s'applique. Le cheminot "ordinaire" non-gréviste et les syndicalistes «qui ont fait la grève de façon complètement aléatoire» sont ainsi mis sur le même plan par Frédéric. De même, peut-on noter que Marco décerne un «bon point» à un ami qui «ne faisait pas grève», mais qui a tout de même participé à une manifestation, tandis que Richard voit «un mieux» dans la participation des bureaux à la grève pendant 24 heures. A l'opposé, Brigitte ne «conçoit pas d'être militant et d'appeler à la grève sans faire grève». Cette norme, finalement, semble donc correspondre au degré de participation individuelle supposé nécessaire pour que la grève réussisse, un degré de participation qui varierait selon la propension supposée des collectifs auxquels on

[42] "Objectif" en ce qu'il s'agit du critère extérieur utilisé par les statistiques officielles -et, par suite, par ceux qui recourent à leurs productions- pour "objectiver" la participation de chacun à la grève, en ce que, comme le disaient M.Mauss et P.Fauconnet, il "ne dépend pas de nos sentiments et de nos opinions personnelles" ("La sociologie : objet et méthode", in M.Mauss, *Essais de sociologie*, Points Seuil, 1991, p.31)

[43] C'est ce qui sous-tend par exemple le choix de J.D.Reynaud de calculer des taux de grévistes à partir des données publiées par le ministère du travail, statistiques elles-mêmes fondées sur les déclarations des entreprises (cf J.D.Reynaud, *op.cit.*, 1982).

[44] Le terme "norme" (en tant que "règle de conduite très largement suivie dans une société dont la non-observance entraîne généralement des sanctions diffuses ou explicites, et à laquelle la plupart des membres accordent une valeur dans le cadre de leur culture" (Maisonneuve)) semble d'autant plus pertinent que cette définition "subjective" du gréviste est implicitement fondée sur le mécanisme de la sanction. Est, de fait, a posteriori considéré comme "gréviste" celui qui n'aura pas à subir les vexations qui sont prévues à l'encontre des "non-grévistes", celui dont les "grévistes actifs" auront considéré qu'il n'a pas violé la norme.

[45] Cheminots dont on rappelle qu'ils ne sont aucunement représentatifs de l'ensemble des cheminots -et, a fortiori, des "gens ordinaires"-, mais dont on postule qu'ils puissent être porteurs, dans leurs propos, de représentations partagées par d'autres "grévistes actifs".

appartient à se mettre en grève[46]. Faire une grève de 24 heures lorsqu'on est dans les bureaux, c'est déjà bien. Participer à une manifestation lorsqu'on est du Landy, ce «n'est pas mal» (Marco). En revanche, pour un syndicaliste, ne pas faire grève tous les jours, ce n'est pas "normal" -au sens courant, comme, pour partie, au sens "durkheimien" du terme.

D'autre part, -et on le pressent à partir de ces exemples-, cette norme est pour partie qualitative. Ainsi, lorsque Marco raconte le début de sa grève et, dans un lapsus, dit : «Après l'AG du Landy, les premières fois, je rentrais chez moi parce qu'on me disait : «bon, la grève est finie». Enfin, elle continue», il révèle qu'aux yeux des "grévistes", faire la grève chez soi, comme ne venir qu'aux AG, c'est tous les jours entrer en grève, puis en sortir. Parce que ne plus être là où se fait la grève -comme le dit Christian, une fois un poste occupé, «la grève, elle n'est plus dans les voies»-, c'est déjà en sortir subjectivement[47]. Il peut donc être des cheminots qui, "objectivement" en grève du premier au dernier jour, à leurs yeux peut-être, aux yeux des grévistes actifs sans aucun doute, n'étaient "subjectivement" pas en grève. Marco, n'étant plus sur le lieu de la grève, ne se considère plus et n'est plus considéré, subjectivement, comme gréviste. Pour lui, «la grève est finie».

Du reste, à l'état "objectif" de gréviste de bout en bout que présente presque chacun des enquêtés, correspondent, si l'on se fie aux expériences personnelles qu'il nous rapportent, des façons de vivre la grève très diversifiées. Au postulat implicite d'uniformité de la grève des grévistes, on peut ainsi opposer deux des enquêtés -Richard, Anne- qui disent n'avoir pas été présents à l'Assemblée générale du vendredi, l'un -Jean-Louis- qui explique n'avoir participé aux AG que dans la première semaine et dans les trois derniers jours alors qu'entre temps il était resté chez lui et se contentait d'un coup de téléphone de cinq minutes par jour avec son syndicat, et un autre -Marco- qui rappelle s'être limité un temps à participer quotidiennement à une Assemblée générale catégorielle avant de s'engager plus avant dans la grève. Plus généralement, peut-on opposer ceux qui disent avoir vécu trois semaines dans la grève -Frédéric, Hadid ou Christian, par exemple-, sans en sortir, si ce n'est pour se reposer, multipliant les activités -participation aux AG, aux repas en commun, aux manifestations, aux piquets, aux prises de pouvoir dans les lieux d'occupation, aux occupations de nuit elles-mêmes, aux interventions auprès de non-grévistes ou aux déplacements dans d'autres AG et auprès d'autres professions-, et ceux qui, parfois avec

[46] Notons au passage qu'on est là à la frontière entre ces deux représentations de la grève. Parler de norme gréviste "relative", c'est remettre en cause le postulat implicite d'uniformité. Dire que ces normes sont relatives à des collectifs -et c'est ce que fait par exemple Richard lorsqu'il donne l'exemple des «bureaux»-, c'est conserver une représentation collective de la grève. On a là une preuve supplémentaire que ces représentations sont complémentaires plus que contradictoires.

[47] Car c'est, à leurs yeux -nous sommes toujours dans le domaine des représentations-, risquer d'en sortir objectivement. Comme le dit Philippe à propos des piquets de grève, «s'il n'y avait personne dans le dépôt pour faire le piquet de grève, le travail reprendrait rapidement, par un travail de téléphone à la maison comme ils ont essayé de la faire au début». D'où l'importance de lutter contre ces sorties de grève "subjectives" et la nécessité de donner à ceux qui doivent ainsi sortir de la grève tous les soirs l'occasion d'y ré-entrer le plus tôt possible.

regrets, disent n'avoir vécu la grève qu'avec intermittence, soit qu'ils ne venaient pas tous les jours, soit qu'ils ne participaient qu'à certaines activités.

Quelques trajectoires grévistes : "Fallait rester tout le temps"

Hadid : "Fallait pas seulement aller aux AG, fallait rester tout le temps."

Frédéric : Participation à des piquets tous les jours à Villeneuve et à la gare de Lyon; aux manifestations; à des démarches auprès d'autres AG; à la prise de possession de la gare de Lyon, d'un chantier à Bercy et de l'OC-TGV à Conflans; au blocage de locaux; à l'occupation de jour à Bercy et de nuit à l'OC-TGV.

Frédéric : "On faisait des roulements. On rentrait chez nous, on se lavait quand même, un petit peu. On changeait de vêtements; et puis, donc, on retournait des fois l'après-midi pour essayer de voir le prise de service."

Richard : "Je venais le plus possible… Il est arrivé que je ne vienne pas, c'est vrai. Mais, autant que possible, je venais tous les jours aux assemblées générales, parce qu'il pouvait s'y produire quelque chose d'important."

"Parfois, on faisait des piquets aussi. Je venais à l'AG en revenant d'un piquet de grève. On gardait les locaux. (…) J'ai fait trois piquets de grève de nuit, peut-être quatre. En trois semaines, ça ne fait pas beaucoup. (…) Je ne suis pas à toutes les manifestations. D'ailleurs, j'ai regretté de ne pas être à toutes les manifestations."

Jean-Louis : A participé aux AG de la première semaine. Il était alors sur place de 11h à 17h puisqu'il n'y avait pas de piquets de grève-contrôleurs. Ensuite, il est resté un temps chez lui parce que cela lui faisait des trajets trop longs. Il se contentait donc de coups de téléphone de trois à cinq minutes (pour ne pas encombrer la ligne) chaque jour avec la permanence syndicale. Il est revenu participer aux trois dernières AG car il était nécessaire de renforcer le mouvement pour le faire continuer. Il a participé à la seule manifestation du 16 décembre, mais a fait partie des petits groupes de gens qui faisaient des tournées dans d'autres AG.

C'est donc d'une part à l'uniformité du mode de sélection -et d'auto-sélection- des interrogés, et, d'autre part, à la prise en compte purement quantitative de la participation à la grève qu'on doit, semble-t-il, imputer la représentation uniforme des expériences grévistes. A l'inverse, souligner les exceptions à cette règle que révèlent les expériences des interrogés (le discours du "je") incite à s'attarder sur toutes les références à une réelle diversité des expériences grévistes que recèlent a fortiori ces discours sur la grève en tant que "discours du ils". Apparaît alors une autre représentation ordinaire de la grève dans laquelle sont remis en cause, objectivement et subjectivement, les postulats d'uniformité, de collectivité, de linéarité et de "binarité".

Les degrés différentiels de participation à la grève :

C'est, on l'a vu, la division dichotomique grévistes-non grévistes qui est au fondement de la vision savante -et d'une des visions ordinaires- de la grève. C'est elle qui en détermine les autres caractéristiques. Or, les "discours sur la grève" des enquêtés, en de nombreuses occasions, rompent avec cette représentation binaire, tant de ce qu'on a nommé le point de vue "objectif" que du point de vue "subjectif".

Du point de vue "objectif", la représentation binaire suppose que chaque cheminot soit en grève tous les jours, ou ne le soit jamais. On peut alors intégrer à cette représentation

deux autres profils évoqués dans ces entretiens : ceux qui n'entrent pas dans le grève dès le premier jour, sans que ce fait puisse être imputé à des circonstances conjoncturelles (maladie, congé), soit qu'ils attendent que le mouvement devienne sérieux, soit qu'ils soient finalement convaincus par des grévistes; et ceux qui arrêtent la grève avant qu'il y ait reprise collective -ou, parfois, après cette reprise!-, soit pour des raisons financières, soit pour des raisons stratégiques (les syndicats, satisfaits des avancées et qui appellent à la reprise, notamment). De fait, on en reste dans ces deux cas de figure à l'idée, d'une part, qu'on ne passerait jamais que deux fois le seuil de la porte de la grève -si tant est qu'on le franchisse une fois- : une fois pour entrer, une fois pour sortir, et, d'autre part, que lorsqu'on entre en grève, on ne sait quand on va en sortir. Même si, finalement, on sort de la grève avant la reprise collective, ce n'est pas prémédité au moment de l'entrée en grève; on ne se contente pas d'entrouvrir la porte. Il ne s'agirait que d'entorses au caractère collectif et uniforme de la grève sans que l'on ait à remettre en cause ni la façon de voir la grève en trois étapes, ni la division grévistes-non grévistes.

En revanche, on voit aussi transparaître au fil des entretiens d'autres représentations d'expériences grévistes qui, soit ne correspondent qu'à un simple passage dans la grève -la grève de soutien, pendant 24 heures-, soit comprennent plusieurs entrées et plusieurs sorties de grève successives. Il est de fait des salariés qui, selon les enquêtés[48] , suivent la grève «en dents de scie» (Christiane) : comme le dit Frédéric, «Il y en a, ils ne sont pas partis au départ; ils sont partis, ils ont fait une semaine et demi, ils ont repris. Comme ils voyaient que la troisième semaine ça continuait, ben, ils ont repris la grève». Du point de vue "objectif", on ne peut donc plus se contenter d'une vision dichotomique des salariés, parler simplement d'<u>une</u> entrée en grève collective. Il convient de prendre en compte les degrés différentiels de participation à la grève et de s'interroger sur <u>les</u> entrées en grève.

[48] Cette nuance ne vise pas à mettre en doute la "parole" des cheminots interrogés, mais seulement à rappeler qu'on ne recourt pas à cette "parole" comme témoignage de la réalité, mais comme représentation de celle-ci. En d'autres termes, peu nous importe, ici, que des cheminots aient effectivement ou non fait grève «en dents de scie». Ce que l'on note, c'est que certains des "grévistes actifs" en avaient cette représentation et que ce phénomène ne pouvait pas ne pas avoir des conséquences sur leur comportement et sur la façon d'organiser la grève.

LA PARTICIPATION DIFFERENTIELLE A LA GREVE : ASPECT "OBJECTIF"

L'entrée en grève retardée : "En cours de route, ils sont venus"

Richard : "Quand ça passe la quatrième, la cinquième journée, au bout d'une semaine, là, il y a beaucoup plus de certitude. Parce que là on se dit : «Oh la, la. Ça fait une semaine qu'on est en grève. C'est grave, c'est important. Il faut se battre». Et, c'est là qu'il y a des gens qui hésitent et qui prennent conscience. Il y a des gens qui viennent rejoindre le mouvement à ce moment-là. Il y a des gens qui ne font pas grève au début parce que : «Ah bon? Je n'avais pas envie de la faire, celle-là» et qui se sont rendus compte que c'était apparemment suivi. Alors, ou par peur parce que c'est suivi, on suit le mouvement et on se glisse dans le mouvement; ou, alors, «C'est grave. Effectivement. Je ne me suis pas assez bien renseigné. Ça doit être beaucoup plus important que je ne croyais. Et, j'y rentre, je rentre dans le mouvement». Il y en a eu comme ça, en cours de route, qui sont venus."

Frédéric : "[Le vendredi], l'Assemblée générale a voté la reconduction pour le lendemain. Bon, à charge pour nous, hein… Après, on a quand même été faire des piquets de grève le 25. Et, là, on n'a pas été suivi vraiment, quoi. Le 25-26, c'était un samedi et un dimanche, hein. Les gens, ils ne savaient pas trop. Ils disaient : «bon, on va attendre le lundi». Effectivement, là, le lundi, ça a pris, ça a pris, quoi. Le lundi, le mardi, bon… Suivant les endroits, ça a pris plus ou moins, plus ou moins vite."

Marco : "[Dans les AG], ça circulait, ça fluctuait. Tu avais des fois des jours où tu avais 5 ou 6 gars en plus, et des jours où, dans la salle, tu avais trois pignoufs. Bon, trois pignoufs, c'est facile de les torturer un peu pour leur faire suivre le mouvement. Mais, de tous ces gars qui venaient au début, au bout de la deuxième semaine, ils ne venaient plus. Parce que eux s'étaient mis en grève quand même. Tous ceux qui repartaient au boulot [après les AG] ont dit, au bout d'un moment : «Bon, d'accord, on fait grève»."

La sortie de grève avancée : "Ils ont essayé. Tu ne peux pas leur en vouloir"

Jean-Louis : "On avait quand même l'expérience de trois-quatre ans plus tôt où des gens étaient obligés de retourner au boulot parce qu'ils ne mangeaient pas, quoi."

Richard : "On pardonne souvent aux gens qui reprennent le travail avant la fin, parce qu'ils ont des contraintes familiales. Il y en a toujours qui reprennent avant. Il y a toujours un moment où ça se désagrège un peu. Et, donc, il y a des personnes qui avaient, au fur et à mesure, un peu repris le boulot quand même. Mais, ce que je trouve honnête… Il ne faut pas avoir peur [de l'annoncer en AG]."

Brigitte : "Il faut voir le nombre de trucs, après, qui ont circulé. De congés, de malades. Des malades, il n'y en jamais eu autant… Moi, j'ai vu une liste des gens qui travaillent à l'équipe technique. Sur trois semaines, la première semaine : grève. Après, tu avais «congé»; après, tu avais «maladie» (rires)! Ils ont essayé. Bon, ceux qui ont fait une semaine de grève, tu ne peux pas leur en vouloir, hein! Ils ont fait ce qu'ils ont pu. Parce qu'il y a quand même des gens qui ont fait ce qu'ils ont pu; et, puis, à un moment, ils ont eu peur. «Et, combien ça allait leur coûter!»."

Frédéric : "La CFTC, ils avaient appelé à la reprise le 11, donc une semaine avant. Ils ne venaient plus."

Serge : "[Les agents de conduite autonomes] sont partis avant la fin. (…) Ils ont annoncé un jour qu'on appelait à la reprise. Le vote a été ultra majoritaire puisqu'il n'y a que deux membres de la FGAAC qui ont voté pour la reprise. Ils sont restés un jour, et le lendemain ils sont partis."

La sortie de grève retardée : "On ne les a pas revus pendant deux-trois jours"

Anne : "A peu près 10% des gens n'étaient pas pour arrêter la grève [lors de la dernière AG]. (…) Il y en a qu'on n'a pas revu pendant deux-trois jours, quoi. Parce qu'ils étaient un peu écoeurés. D'autant que, en plus, on pouvait continuer quelques jours encore."

Christian : "Quand la CGT a décidé qu'il fallait reprendre le travail, le travail a repris. A de rares exceptions près, locales : Marseille, les choses comme ça."

La grève de 24 heures : "Un mieux"

Richard : "Quand vous atteignez genre «service division commerciale»… ça y est, vous tombez sur les hauts gradés, sur la maîtrise ou des choses comme ça. (…) Et alors ça, pour les mettre en grève, c'est quasiment impossible. Ah si, cette année, il y a eu un mieux. Il paraît que du côté des bureaux, il y a un tout petit pourcentage de gens qui se sont mis en grève, quand même. peut-être 24 heures ou des choses comme ça. Pour marquer le coup, pour montrer qu'ils étaient d'accord avec les gens qui étaient en grève."

Christian : "Nous croisons un conducteur de notre connaissance qui, visiblement, n'est pas gréviste. Ils ne sont qu'une dizaine sur 280 conducteurs de route à ne pas avoir cessé le travail, ou à n'avoir fait qu'un ou deux jours de grève." (26/11, Journal de grève)

La grève en dents de scie : "Dès qu'ils nous voyaient, pof, ils se remettaient en grève"

Frédéric : "Ça n'a pas été un mouvement qui a été total du premier au dernier jour pour tout le monde. Il y a beaucoup de gens qui ont fait des petits bouts. Problèmes d'argent, enfin, ouais… C'est le nerf de la guerre un peu. J'ai eu les états des grévistes, donc, à la fin. Récapitulatif par chantier, chez nous, Transports. Et, en fait, ça s'est très bien passé. Bon, il y a des secteurs, c'était un peu faible. Bon, les gens n'ont pas fait trois semaines de grève, ce n'est pas vrai. Enfin, forcément, il y en a qui l'ont fait. Mais, tout le monde a donné sa contribution, en fait. Bon, ça tourne autour de une semaine-une semaine et demi par personne. Il y en a, ils ne sont pas partis au départ; ils sont partis, ils ont fait une semaine et demi, ils ont repris. Comme ils voyaient que la troisième semaine ça continuait, ben, ils ont repris la grève."

Frédéric : "Nous, [pour faire les piquets, à Villeneuve], on allait dans le local; et, puis, on discutait avec les gens. Enfin, on tentait de discuter. Alors, il y en a, bon, qui discutaient, qui nous donnaient leurs "raisons" de ne pas participer ou qui se motivaient, hein, parce que c'est vrai qu'il y en a, ils ont fait la grève en quatre fois ou cinq fois ou…, des petits bouts, quoi. C'est-à-dire que, dès qu'ils nous voyaient, ben, pof, ils se remettaient en grève. Et, puis, deux jours…, si pendant deux jours, on n'y allait pas, ben…"

Un syndiqué CFDT de Saint-Lazare : "Le problème, c'est que les gens, ils ne se mobilisent pas tous les jours. Il y a des pics… C'est bien, mais c'est ponctuel…" (AG de Saint-Lazare du 14/12/1995)

Christiane : "[Les maîtrises d'un syndicat comme la FMC], ils ont du mal à accepter complètement les nouvelles orientations de la SNCF. Ce qui fait que tu retrouves, y compris lors du dernier conflit, beaucoup de gens de la FMC. Du moins sur les premières journées… Parce que après, elle a été en dents de scie dans ses appels… On vient, on n'y vient pas, on se retire."

Du point de vue "subjectif", la représentation diversifiée de la grève se complique encore. En effet, dans cette représentation d'une "norme gréviste", il ne suffit plus -et il n'est pas même toujours nécessaire- d'être "objectivement" en grève pour l'être "subjectivement". Dès lors, la vision dichotomique ne tient plus puisqu'il n'est pas un des enquêtés qui ne soulignent le caractère à son sens très minoritaire de la seule forme de participation à la grève dont on ne pourrait douter de sa qualification de "gréviste" : la participation active à la grève. Ainsi, selon Marco, 10 grévistes sur 150 participaient à l'AG du Landy; selon Philippe, 120 conducteurs sur presque 500 venaient à l'AG du dépôt de la gare de Lyon; et, selon Frédéric, 100 à 140 personnes sur 200 à 400 grévistes -et 800 agents au total- se sont

déplacés aux AG de l'établissement de la gare de Lyon. Quant aux occupations de voie, à Paris-Nord, elles auraient concerné «un noyau initial, dans le meilleur des cas de 60 types. Les 300 autres, on ne les voyait jamais» (Christian). La prise de l'OC-TGV a, enfin, été le fait, à l'origine, de sept à huit personnes selon Frédéric.

A l'uniformité de la participation à la grève qui sous-tend sa représentation savante, on voit donc se substituer dans cette façon de voir un continuum qui va de l'absence de toute attitude pro-gréviste à la grève 24 heures sur 24, en passant par la grève-abstention (ne pas "faire grève", mais ne pas l'entraver), la grève-financement (ne pas "faire grève", mais apporter un soutien financier aux grévistes); la grève-manifestation (ne pas "faire grève", mais participer à une manifestation), la grève pour les autres (ne pas "faire grève", mais participer aux AG et voter la reconduction de la grève), la fausse grève (ne pas "faire grève", mais ne pas venir en se mettant en congé ou en maladie), la grève par téléphone ("faire grève", mais ne pas venir sur place et se renseigner par téléphone sur l'avancée du mouvement), la grève avec les autres ("faire grève", venir aux AG mais voter pour la reprise), la grève-Assemblée générale ("faire grève", venir aux AG et s'éclipser aussitôt), la grève muette ("faire grève", venir aux AG, mais rester silencieux et entre soi), puis différents degrés d'investissement dans la grève dont on ne peut a priori déterminer une échelle linéaire[49] , mais dont on peut rappeler un exemple symbolique : les cheminots qui payaient 300 francs à l'aller et 300 francs au retour pour participer à des piquets de grève sur Paris[50] .

[49] Il en est de fait qui aiment participer aux occupations de nuit, mais qui n'apprécient pas d'aller discuter avec les représentants d'autres professions, tandis que d'autres participeront aux tournées et non pas aux occupations. On ne peut donc trouver une échelle de comportements qui assurerait que tous ceux qui ont participé à une activité moins répandue auraient nécessairement participé à toutes les activités plus répandues, de sorte qu'on pourrait ordonner toutes les activités grévistes sur un continuum linéaire.

[50] On pourrait objecter que cette variété pourrait n'être liée qu'à la représentation de cette grève, et non à une représentation de la grève. De fait, nombreux sont ceux qui rapprochent l'importance relative, lors du conflit de décembre 1995, de ce qu'on a nommé la "grève par téléphone", à une raison circonstancielle : ce que Christian appelle la «frontière des embouteillages», faute de transports en commun. Pourtant, ce même Christian note qu'il lui arrive d'agir de la sorte dans certaines grèves. De plus, Anne s'étonne du nombre de participants aux AG et du fait que beaucoup viennent tous les jours. Ces "grèves par téléphone", loin d'être un phénomène exceptionnel, semblent donc être à leurs yeux une constante des mouvements de grève. On peut donc légitimement y voir un élément de leur représentation de la grève.

LA PARTICIPATION DIFFERENTIELLE A LA GREVE : ASPECT "SUBJECTIF"

La grève-abstention : "Ils ne nous emmerdaient pas du tout"

Frédéric : "On sentait vraiment que la direction était derrière nous parce qu'on travaillait pour eux, quoi. (…) Ce sont des gens qui bénéficient des conditions du statut dans la mesure où ils sont entrés au statut. Et, vraiment, ces gens-là ne participaient pas, mais ne nous emmerdaient pas du tout."

La grève-financement : "Le chèque a été déchiré. On a sa fierté"

Richard : "Un couple de non-grévistes de Lyon a été interrogé en 86-87 à la télévision. Elle disait qu'elle ne faisait pas grève «parce que je ne suis pas d'accord avec eux». Et, à la fin de la grève 86-87, elle est venue un petit peu avant la reprise, je crois; elle est venue voir les grévistes à Lyon, avec son mari pour donner un chèque de soutien aux grévistes. Alors qu'elle était passée à la télévision en disant que c'étaient des conneries de faire la grève (…) Et, elle venait, deux semaines après, donner un chèque aux grévistes. On a sa fierté. Le chèque a été déchiré devant elle et jeté par terre."

La grève-manifestation : "C'est un bon point"

Marco : "Dans les trois appartements dont je te parlais, il y en avait un qui ne faisait pas grève. Lui, je ne lui en veux pas non plus, il fait ce qu'il veut. Si, il est allé à une manifestation, la plus grande des manifs. Déjà, ça, ça n'était pas mal. Le fait qu'il l'ait faite, c'est un bon point."

La grève pour les autres : "Et ces gaillards-là votaient la grève"

Marco : "La première AG que j'ai faite, on devait être 60 ou 70 dans la salle. Il y en a dix qui sont restés; et tous les autres sont repartis au boulot. (…) Dans les AG, il y avait plein de non-grévistes. Et, ces gaillards-là votaient la grève. Il faut le savoir, ça. Ces gars-là disaient : «on poursuit la grève», et ils allaient bosser quand même. C'était vachement incohérent… Ils étaient pour la grève, mais pas pour perdre du fric."

La "fausse" grève : "Des malades, il n'y en jamais eu autant"

Brigitte : "[Le jour de la reprise], il y avait plus de monde qu'aux AG. Ça veut dire qu'il devait y avoir des grévistes qui sont restés à la maison. Quand ils ont vu qu'il y avait des trains qui roulaient, ils ont fini par rappliquer. Mais, ils s'étaient foutus en grève, ou, au moins, en maladie, ou je ne sais quoi. Parce qu'il faut voir le nombre de trucs, après, qui ont circulé. De congés, de malades. Des malades, il n'y en a jamais eu autant…"

La grève par téléphone : "Ça, c'est le troisième larron du groupe"

Marco : "Tous ceux qui repartaient au boulot [après les AG] ont dit, au bout d'un moment : «Bon, d'accord, on fait grève». mais, eux ne venaient plus aux AG (…) Sur 150 personnes, tu en avais 10 qui étaient aux AG, le reste était chez soi. Et, ça, c'est le troisième larron du groupe… parce que lui, en fait, il était plus fainéant qu'autre chose."

Philippe : "[Les AG], on dit qu'elles sont souveraines. Ça me fait rigoler. Depuis le début, sur les trois semaines, il y a eu en gros 120 conducteurs sur presque 500. Mais, ce sont les mêmes depuis le début, qui ont une certaine idée, qui sont là coûte que coûte. Ce sont cent qui vont représenter la pensée de cinq cent (…) Tous ceux qui sont à l'extérieur, qui téléphonent pour savoir où ça en est. C'est vrai qu'ils ne viennent pas et que ce ne serait pas un mal qu'ils viennent… Mais, dire qu'elle est souveraine."

Frédéric : "On n'avait pas des assemblées énormes par rapport au nombre d'agents de l'établissement, ou même au nombre de grévistes, hein. On avait des Assemblées générales de… entre 100 et 140 personnes, quoi. Ce qui est quand même assez léger. Au départ, c'était plus de 50%. On est 1000 agents, dont je crois 800 exécutions. Donc, sur les 800 exécutions, il y en avait plus de 400 en grève. Sur l'établissement de Paris-gare de Lyon. Et, donc, il y en avait plus de 400 au départ. Et, sur la fin, d'après le chef d'établissement, le jour de la reprise, (…) [il y avait] deux cent grévistes sur mille. Bon, ben, c'est 20%, hein."

La grève avec les autres : "Ils continuaient la grève"

Frédéric : "[Le mardi, après la réception de la deuxième lettre gouvernementale], il y a quand même eu des gens qui ont voté -alors, je crois que c'est deux le premier jour- pour la reprise. Qui étaient donc satisfaits. Le lendemain, il y en avait déjà plus. En fait, jusqu'au jour de la reprise, il y avait en gros au moins une dizaine de personnes qui votaient la reprise tous les jours, mais qui, néanmoins, continuaient la grève. En attendant que la reprise se fasse de manière majoritaire."

La grève-Assemblée générale : “Bon, la grève est finie. Enfin, elle continue”

Anne : “La FGAAC, ils venaient aux assemblées générales, ils s’en allaient tout de suite après. (…) Ils donnaient leur point de vue et, après, ils partaient.”

Serge : “[La FGAAC], ils étaient présents [à l’assemblée générale] à dire par là… Ils faisaient leur petite déclaration à la suite de la nôtre; ils participaient au vote; puis, ensuite, ils partaient de l’établissement.”

Marco : “Après l’AG du Landy, les premières fois, je rentrais chez moi parce qu’on me disait : «bon, la grève est finie». Enfin, elle continue. Je rentre chez moi. Ni plus, ni moins. C’est comme ça qu’ils l’envisageaient quand même.”

La grève muette : “Moi, je n’ai rien à dire”

Une syndiquée CGT de Saint Lazare : “Moi, je n’ai rien à dire. Je fais grève, c’est tout. (…) C’est à eux [les syndicalistes qui animent l’AG] qu’il faut demander. C’est à eux qu’il faut poser vos questions.” (AG de Saint-Lazare du 14/12/1995)

La grève investie : “On tournait à une petite trentaine”

Nathalie : “Il a été émis un jour l’idée de faire des piquets de grève vingt quatre heures sur vingt quatre. Là, c’était de l’utopie parce qu’on tournait à une petite trentaine, bon gré, mal gré et qu’on ne pouvait pas organiser des piquets 24 heures sur 24.”

Christian : “Il y avait une écoute, une volonté d’aller vers l’autre : c’est ce qu’il s’est passé dans le fait d’aller à la RATP, d’aller dans les boîtes extérieures jouxtant la gare du Nord. Oui, il y a vraiment eu une volonté d’ouverture chez ces gens là. On peut essayer de les quantifier : ils représentaient un quart des grévistes, les autres n’étant pas concernés par ce type d’action, les autres restant au dépôt, buvant un pot, jouant au tarot, etc…, représentant vraiment le monde SNCF.”

Christian : “Ce sont principalement les mêmes types que tu vas trouver dans ces endroits-là [qui vont dire : «on va occuper»]. Ce sont principalement eux qui vont descendre l’escalier en premier. (…) Pour occuper la voie, par exemple, il faut d’abord descendre l’escalier de l’antenne. Souvent, il suffit qu’un type descende avec l’air décidé pour que les autres suivent. Et, souvent, ceux qui descendent les escaliers les premiers, ce sont les mêmes. (…) Mais, dans les moments où je ne suis pas là, où eux ne sont pas là -parce que certains jours ils ont été malades, etc…- ça se produisait quand même. Cela dit, toujours avec un noyau initial de 60 types, quoi. (…) Donc, de toute façon, quand des événements comme ça se produisent, d’une manière spontanée, c’est de toute façon par des gens qui sont impliqués. Ce n’est pas généralement un type qui est passif depuis deux semaines qui arrive… Non, ça, on ne le voit pas.”

Richard : “Il y a des collègues qui prenaient des cars de remplacement, qui payaient 300 francs pour monter à Paris pour faire des piquets de grève. Le fait d’y croire, d’être vraiment sincère, de vouloir que ça réussisse, d’investir même dans la grève, si on peut dire. Parce que c’est un investissement. Payer 300 francs pour venir à Paris, pour faire le piquet pendant deux ou trois nuits, repartir, repayer 300 francs pour rejoindre sa femme et ses gamins, et s’absenter pendant trois jours.”

De plus, on l’a vu, à la vision selon laquelle la plupart des salariés entreraient en grève le premier jour et n’en sortiraient que le dernier, se substitue une représentation dans laquelle il n’est sans doute pas un gréviste qui, au cours du mouvement, ne soit contraint, à un moment ou à un autre, ne serait-ce que pour se reposer, de quitter la grève pour y ré-entrer par la suite, dans laquelle la plupart des grévistes “objectifs” franchissent chaque jour à deux reprises le seuil de la grève, une fois pour y entrer -que ce soit en assistant à une AG comme pour Marco, ou en téléphonant au syndicat, comme pour Jean-Louis-, une fois pour en sortir

-à la fin de l'AG pour l'un, pour qui la grève est finie même si elle continue, à la fin du coup de téléphone pour l'autre. A la topique de l'entrée en grève collective comme moment clé de la mobilisation, s'oppose donc la représentation d'un flux continuel d'entrées et de sorties de grève individuelles, "objectives" et "subjectives", tout au long du conflit. A la conception implicite d'une participation uniforme à la grève, répond l'accent mis sur la variété des manières de vivre la grève.

La représentation traditionnelle, binaire et linéaire, collective et uniforme, de la grève semble donc concurrencée -et complétée- dans le discours des grévistes par un autre modèle qui intègre non seulement le fait que la grève ne suive pas nécessairement une courbe parabolique (montée en puissance, sommet de la mobilisation, reprise plus ou moins graduelle) -puisqu'il est des grèves en dents de scie, qu'il est des cheminots qui, selon les jours et les circonstances, se déclarent ou non comme "grévistes" -, mais aussi le fait que même une grande part de ceux qui font "objectivement" la grève de bout en bout ne cessent de sortir et de rentrer dans la grève, au gré de leur implication dans celle-ci ou de leur utilisation du temps libéré pour des activités personnelles : c'est Richard qui explique que, dans la grève, «Il y a aussi le côté "ça va nous faire des vacances", c'est vrai; mais parce qu'il y a le trop-plein»; c'est Jean-Louis qui regrette la paralysie des transports qui les a empêchés, sa femme et lui, d'en profiter pour aller au cabaret.

Or, ces récits de grève nous apprennent aussi que les sorties de grèves "subjectives" ne sont pas, aux yeux des grévistes interrogés, beaucoup moins préjudiciables au mouvement que les sorties de grève "objectives" -notamment en ce que les unes conduisent aux autres-, qu'il convient de lutter contre les unes comme contre les autres. De fait, si la "norme gréviste" est relative au groupe auquel elle s'applique, si elle est moins rigoureuse pour le cadre non syndiqué que pour le syndicaliste, il ressort des discours sur la grève que la norme "moyenne", celle à laquelle devraient se conformer ceux qui ne sont ni syndicalistes, ni dans les bureaux, pour que la grève réussisse, serait sans doute en-deçà d'une participation de tous les instants, mais sûrement au-delà d'une simple participation "objective". Ainsi, lorsque Marco parle des grévistes qui restent chez eux comme du «troisième larron», il dit à la fois qu'il est au moins trois groupes pendant une grève, les non-grévistes, les grévistes actifs et les grévistes passifs, et ensuite, que ce troisième groupe, loin d'être une chance pour la grève, est en fait un risque, le risque que ceux qui sont sortis "subjectivement" de la grève en viennent à en sortir "objectivement".

Ainsi, étudier les représentations ordinaires de la grève, c'est se donner les moyens de comprendre certains aspects de son organisation. Ne prendre en compte que la représentation uniforme de la grève conduit à concevoir sa mise en place comme un processus en deux étapes : dans une première phase, multiplier les entrées en grève, le

déclenchement; dans une seconde phase, l'auto-entretien du conflit en minimisant les sorties de grève. A l'inverse, si on montre qu'aux yeux des grévistes, à tout moment du conflit, il est des flux et des reflux, on doit s'attendre à ce que, tout au long du mouvement, soient combinés des "instruments" pour maximiser les entrées en grève et minimiser les sorties. De la grève-incendie qui se propageait automatiquement à tous les milieux propices, on est passé à la représentation d'une grève-"pêche" où, tous les jours, il convient de faire mordre à nouveau une partie des poissons qu'on a pris et relâchés la veille, puisque, tout au long du mouvement, il y a des "entrées en grève".

C'est donc à la capacité de cette représentation diversifiée de la grève à donner sens à certains des mécanismes d'organisation de la grève, que la représentation traditionnelle de la grève ne pouvait éclairer, qu'on pourra encore mieux juger de la nécessité de sa prise en compte.

III- La mise en place de la grève, une réponse à deux représentations

Si l'on adopte une perspective stratégique, qui ne saurait bien sûr être exclusive d'autres perspectives -on conçoit notamment que nombre des réponses organisationnelles à la mise en place de la grève soient d'abord tirées de la tradition cheminote[51] ou d'un habitus masculin[52] , mais que nous convient à ne pas négliger de constantes références aux «lieux stratégiques» qu'on ne doit pas abandonner à la direction[53] , à des «objectifs» à atteindre[54]- on peut supposer que c'est en partie en fonction d'une vision de ce qui fait réussir une grève que sont conçus les dispositifs d'encadrement de la grève.

Or, la représentation de la grève que véhiculent les acteurs est, on l'a vu, double. Pour une part, elle se fonde sur l'idée qu'il suffit de lancer le mouvement pour que le feu se propage, que ce sont les entrées en grève "objectives" qui font la différence. Dans cette perspective, l'essentiel pour les animateurs de la grève serait de maximiser les entrées en grève au moment du déclenchement et de minimiser les sorties de grève en fin de conflit. Ce ne seraient donc pas nécessairement les mêmes "outils" qui seraient à l'oeuvre aux différentes étapes de la grève : les piquets en début de grève pour convaincre les plus indécis; la collecte en fin de grève pour aider les plus en difficulté. Pourtant, si on en croit les discours sur la grève qui nous ont été délivrés, collecte comme piquets commencent dès le début de la grève pour ne pas s'arrêter avant la reprise. C'est pourquoi on peut penser que c'est aussi en fonction de la seconde représentation de la grève qui nous est apparue -un flux constant, tout au long de la crise, d'entrées et de sorties du mouvement- que se met en place le conflit.

On peut donc faire l'hypothèse que la grève est agencée pour, de bout en bout, maximiser le nombre d'entrées -"subjectives" et "objectives"- et minimiser le nombre de sorties -"subjectives" et "objectives". Autrement dit, on suppose, en empruntant le schéma de

---

[51] Comme le dit Christian, «une grève sans ça [l'occupation des voies], ça n'est pas une vraie grève».

[52] Le même Christian note que, ces occupations et les course-poursuite avec les CRS, «les gars aiment bien, parce que c'est un milieu quand même hyper macho, très masculin, quasiment à 100%, et donc, il y a un côté roulement d'épaules».

[53] «On occupait aussi la feuille, le local de commande des agents de conduite. C'est un endroit stratégique puisque tous les réseaux arrivent à la feuille, que ce soient la sécurité, les réseaux téléphoniques ou ordinateur. Tout est centralisé à cet endroit» (Serge) ou «Le piquet de grève, on se met dans les endroits stratégiques, c'est-à-dire devant les portes» (Nathalie).

[54] «[Cette occupation], ça n'était pas prévu. Bon, c'était un des objectifs.» (Frédéric). Brigitte dit même qu' «on leur donne tout pour faire la grève».

D.Oegema et B.Klandermans[55] , que la grève est organisée de telle sorte que soient réduites ce que les grévistes considèrent comme des “barrières à la participation” et que soient maximisées ce qu’ils estiment être des chances de “conversion” de la sympathie en engagement -dans la mesure, on le verra, où les cas d’antipathie vis-à-vis du mouvement sont très limités au sein de la SNCF. Une action qui visera tant ceux qui ne sont pas -ou plus- “objectivement” en grève, que ceux qui, “objectivement” grévistes, ne forment que le «troisième larron». C’est donc à une relecture du dispositif mis en place pour “faire tenir la grève”, en fonction de ces deux axes, que l’on est conduit.

Un tel programme n’est cependant admissible que si l’on admet un double postulat. Il suppose d’abord que les représentations aient une efficacité sociale. Or, n’est-ce pas là céder à la sociologie spontanée, “réduire les relations sociales à la représentation que s’en font les gens” et croire qu’on peut “transformer des relations objectives en transformant les représentations que s’en font les sujets”[56] ? On objectera qu’à l’inverse on ne postule ni que les façons de voir la grève soient conformes à la “réalité” de la grève -peu nous importe par exemple que le nombre de grévistes qui restent chez eux soit ou non important, ni que ces grévistes “par téléphone” soient ou non particulièrement susceptibles de sortir objectivement de la grève, dans la mesure où le simple fait que les “grévistes actifs” aient cette représentation de la grève aura des “effets de réalité”-, ni qu’elles soient des phénomènes sui generis, indépendants du système des relations objectives que constitue une grève, mais seulement que les représentations peuvent être le biais par lequel des “changements de la structure sociale agissent sur les institutions”[57] et, en ce sens, ont une efficace.

Cela suppose ensuite qu’on puisse contribuer à une sociologie des mobilisations à partir de simples entretiens rétroactifs qui, comme on l’a souligné, ne nous procurent pas des “informations”, mais des représentations. C’est cependant au nom d’une hypothèse minimaliste qu’on peut justifier cette apparente contradiction : dans la mesure où il ne s’agit pour nous que de savoir en quoi la façon dont la grève est organisée peut être expliquée par les représentations indigènes de la grève, il nous suffit de postuler que les grandes formes d’organisation de la grève qu’évoquent les enquêtés -l’occupation de jour et de nuit, les piquets tout au long du mouvement, la collecte,…- ne sont pas que de l’ordre de la représentation, pour être autorisé à passer d’une sociologie des représentations à une sociologie des mobilisations. Autrement dit, on ne saurait, par exemple, à partir de notre matériau, conclure que, dans une grève en hiver, il est le plus souvent un groupe de

[55] D.Oegema et B.Klandermans, “Why social movements sympathizers don’t participate : erosion and non-conversion of support”, *American Sociological Review*, n°59, 1994, pp.703-722.

[56] P.Bourdieu, J.L.Chamborédon et J.C.Passeron, *Le métier de sociologue. Préalables épistémologiques*, Mouton, 1993, p.33.

[57] M.Mauss, P.Fauconnet, “La sociologie : objet et méthode” in M.Mauss, *Essais de sociologie*, Points Seuil, 1991, p.26.

grévistes “objectifs” qui passent la grève chez eux et qui, de ce fait, sont particulièrement susceptibles de sortir totalement de la grève, que ce phénomène est notamment lié au froid qui les dissuade de rester sur les lieux de la grève et que, pour y remédier, les organisateurs de la grève tendent à organiser des occupations. On peut en revanche montrer que les “grévistes actifs” ont le sentiment -conforme ou non à la “réalité”- d’abord, que, dans une grève, il est le plus souvent un groupe de grévistes “objectifs” qui passent la grève chez eux, ensuite, que, de ce fait, ces individus sont particulièrement susceptibles de sortir totalement de la grève, de plus, que ce phénomène est notamment lié au froid que doivent subir ceux qui font les piquets à l’extérieur, et, enfin, que l’occupation permettrait d’inverser les coûts liés au froid et de ramener des non-grévistes “subjectifs” à la grève[58]. Et, on peut, dès lors, faire l’hypothèse que ces quatre représentations éclairent le “fait” que les grévistes tendent à organiser des occupations de locaux -particulièrement, lorsque les grèves se produisent en hiver- afin de faciliter la participation active de ceux qui ne sont qu’ “objectivement” en grève[59]. “Fait” dont on a, si besoin était, une double confirmation par le recoupement entre les différents entretiens et par l’auto-contrôle que ne peuvent manquer de faire subir à leur discours des enquêtés qui savent ne pas être les seuls à être interrogés.

Supprimer les “barrières” à la participation :

Raisonnant de la sorte, on peut ainsi montrer qu’à chacune de ces “barrières” qui, si on se réfère aux discours des cheminots interrogés sur la grève, incitent les cheminots à sortir ou à ne pas entrer dans la grève[60], on peut associer certaines des fonctions que les grévistes assignent -plus ou moins explicitement- à des aspects de la grève[61] .

De fait, les “barrières” mentionnées par les enquêtés ressortissent à quatre grands types. D’abord des barrières idéologiques -ne pas être contre la réforme-, mais qu’ils estiment peu fréquentes, voir négligeables. Ensuite, des barrières syndicales : ce sont ceux

[58] On verra que c’est ce dernier type de représentations, celles des fonctions que les enquêtés voient liées à chaque mode d’action qu’on a le plus de mal à appréhender à partir des entretiens, si bien qu’on est souvent conduit à en rester à des hypothèses.

[59] Dans cette optique, il est clair qu’il ne faut pas se méprendre sur la référence faite aux travaux de B.Klandermans et D.Oegema. Si l’on reprend la distinction analytique entre la volonté de lutter contre les “barrières à la participation” et celle de faciliter la conversion de la sympathie en engagement, c’est en se situant sur un autre plan. On n’étudie de fait non pas ce qui empêche “réellement” certains individus de participer autant qu’ils le devraient -selon la “norme gréviste”-, mais ce qui, selon les cheminots interrogés, empêche certains individus de participer autant qu’ils le devraient. On est encore dans une sociologie des représentations.

[60] On raisonne toujours “objectivement” et “subjectivement” : c’est-à-dire ne pas se déclarer “gréviste”; ou se déclarer “gréviste”, mais ne pas venir sur les lieux de la grève.

[61] On rappelle une nouvelle fois qu’on ne postule pas que ces techniques d’organisation aient nécessairement les effets que leur attribuent les enquêtés, mais seulement que la croyance en ces effets -elle-même sans doute socialement déterminée- contraint le comportement des acteurs. On reprend ainsi à notre compte le théorème de W.I.Thomas selon lequel : “Si les hommes définissent des situations comme telles, elles sont réelles dans leurs conséquences” (cité in J.Gerstlé, *La communication politique*, PUF, 1992).

qui revendiquent une unité syndicale pour entrer en grève .

Mais, ce seraient, selon eux, surtout des raisons d'efficacité et des barrières matérielles qui entraveraient l'engagement. Raisons d'efficacité puisque, selon les cheminots interrogés, c'est souvent par peur que ça ne serve à rien, que trop peu s'engagent, que ce ne soit qu'une grève de 24 heures de plus, que certains préfèrent ne pas entrer dans le mouvement ou choisissent de ne pas s'y impliquer, voire d'en sortir. C'est la peur de l'isolement qui, selon eux, retient nombre des "non-grévistes" et c'est cette peur de l'isolement que l'on retrouve aussi tout au long du récit revécu de la grève, au point que ce soit par exemple les ralliements et non-ralliements des uns et des autres qui scandent l'appréhension qu'a Christian de l'événement[62] .

Barrières matérielles parce qu'ils soulignent que d'autres, soit, craignent les représailles de la direction et de leur entourage de travail -c'est notamment ainsi que sont expliquées les abstentions des non-commissionnés et des services où il y a peu de grévistes-, soit disent ne pouvoir faire grève -ou ne pouvoir faire grève qu'un temps, ou ne pouvoir venir aux AG[63] - parce qu'ils se heurtent à des problèmes de transport, de fatigue, de lassitude morale, de climat, de famille -quand, certes, célibataires, ils ne trouvent pas au contraire dans la grève l'occasion de rencontres!- et, surtout, d'argent.

Or, les fonctions que les grévistes assignent à différents aspects de l'organisation de la grève semblent en faire des instruments de lutte contre chacune de ces "barrières". A l'aspect idéologique, on peut ainsi associer les piquets et le travail individuel de persuasion que certains tentent de réaliser tout au long de la grève. Cependant, nous disent-ils, souvent sans succès quand il s'agit de vaincre des réticences de principe. Au souci unitaire semble répondre l'ensemble des efforts qui ont été faits dès avant la grève -G.Ribeill[64] rappelle que cette tendance date de 1993- et, durant toute la grève, pour associer toutes les organisations syndicales à la grève et pour se montrer, au moins «en façade» (Anne), unis.

Aux doutes sur l'efficacité de l'action paraît devoir de même pourvoir tout une panoplie d'instruments qui permettent à chacun de s'assurer qu'il n'est pas seul dans l'action et que celle-ci n'est pas en train de se déliter. Il faut lui prouver -et se prouver- que beaucoup d'autres sont dans la grève et que beaucoup plus encore la soutiennent. C'est à cette optique que l'on peut par exemple associer les AG elles-mêmes, scènes sur laquelle on est supposé pouvoir retrouver ceux qui sont dans le mouvement -d'où le désappointement de Marco face au «troisième larron» qui demeure chez lui et la satisfaction de Brigitte quand elle

[62] Les barrières à la participation telles que se les représentent les enquêtés apparaissent en effet tant dans les "discours du je",en tant que justification à une participation qui ne leur semble pas suffisante, que dans les "discours du ils".

[63] Ces questions -et ces réponses-, on le souligne, ne se posent qu'à partir du moment où on prend conscience que les représentations de la grève portées par les grévistes ne se limitent pas à la représentation uniforme.

[64] G.Ribeill, *art.cit.*

aperçoit, lors de la première AG, des «gens inhabituels» comme ceux des télécoms, quand entrent dans les jeux des segments surprenants “en regard des préjugés sociaux, des perceptions et des images associés à l’espace de mobilisation”[65] -, les tournées organisées dans d’autres gares comme auprès d’autres professions -occasions de discuter, de mettre les autres en grève, mais aussi de vérifier qu’ils le sont effectivement et qu’ils sont prêts à continuer-, ou, encore, les manifestations, lieux mêmes où “les protagonistes peuvent vérifier que d’autres unités naturelles de l’espace de la mobilisation entrent également en mouvement, ou sont sur le point de le faire”[66] .

Pour démontrer aux grévistes qu’ils sont soutenus, il faut par ailleurs, aussi, leur éviter de rencontrer trop souvent ceux qui ne les soutiennent pas. C’est de cette fonction que certains rapprochent la providentielle paralysie des transports et la décision de demander aux non-grévistes de rester chez eux. Une tendance cependant contrebalancée par une autre nécessité de la grève : convaincre les hésitants. Ce sont les irréductibles dont il faut se garder; les autres, il faut les faire entrer dans la grève.

Il est cependant, dans cette fonction de réassurance, un symbole qui surpasse tous les autres : celui du blocage du trafic. Les grévistes actifs s’attèlent, dès le samedi 25, à stopper les trains par des occupations de voie. Plus généralement, ces discours sur la grève sont parcourus par la nécessité revécue qu’il n’y ait pas de trains qui marchent, parce que, s’il y en a, la reprise s’amorcera : Marco raconte ainsi n’être intervenu qu’une fois en AG, justement pour dénoncer les media qui se faisaient les agents de la direction en mettant l’accent sur la seule rame qui roulait. C’est dire la force de la croyance implicite en l’importance de la réassurance[67] : lorsque les cheminots verront que des trains recommencent à partir, ils prendront conscience qu’il y en a qui ne sont pas en grève et ils risquent eux-mêmes de sortir, “objectivement”, de la grève. Par suite, les occupations ne doivent pas seulement être comprises comme une volonté de ré-appropriation du lieu de travail -que rappelle néanmoins explicitement Nathalie et que symbolise notamment tout le jeu qui se déroule autour des clés des bâtiments et des trains-, mais aussi comme un moyen de tenir la grève à moindre coût : il suffira que quelques-uns continuent d’occuper quelques points stratégiques pour que le trafic soit bloqué et que joue ce mécanisme de réassurance. On comprend dès lors que Christian puisse dire : «perdre le poste, c’est-à-dire se le faire reprendre, c’est presque perdre la grève». En retour, c’est, selon les enquêtés, en soulignant la reprise progressive dans les autres secteurs que s’amorce la reprise dans chaque

[65] M.Dobry, “Calcul, concurrence et gestion du sens. Quelques réflexions à propos des manifestations étudiantes de novembre-décembre 1986”, in P.Favre, *La manifestation*, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1990.

[66] M.Dobry, *art.cité.*

[67] Une croyance partagée puisque la direction, de son côté, tente, au moins au début, de faire partir symboliquement quelques trains.

établissement.

Avec cette reprise, s'actualise une crainte qui, selon eux, ne cesserait de limiter la propension à s'engager, la crainte d'éventuelles représailles. Il n'est bien sûr rien dans l'organisation de la grève qui puisse donner d'assurances sur ce point : lors des négociations de fin de grève, l'absence de telles pratiques fait l'objet d'engagement, ce qui n'empêche pas l'un des interrogés d'avoir tout à coup perdu la promotion qu'on lui avait promise avant la conflit. Il est néanmoins un facteur organisationnel qui joue : les représailles que les grévistes peuvent faire subir aux non-grévistes. Représailles physiques, mais aussi matérielles ou morales, liées à l'après-grève. Il s'agit de faire payer aux "passagers clandestins" un prix tel qu'ils soient conduits soit à se mettre immédiatement en grève, soit, au moins, à participer à la grève suivante en songeant que le coût de la mobilisation sera moins important que celui de l'apathie : comme l'exprime Richard, dans cette grève, «il y a ceux qui se sont rachetés par rapport à 86-87».

Les autres barrières matérielles qui entravent l'engagement ne sont pas non plus totalement maîtrisables. Pourtant, on peut considérer que la multiplicité de manifestations aux points de départ et d'arrivée très divers donne l'occasion à chacun de voir venir à lui la grève, faute de pouvoir (vouloir) venir à la grève, et répond ainsi à la paralysie des transports[68] . De même, un système de roulement est mis en place pour que chacun puisse se reposer sans porter tort à la grève, pour donner aussi aux parents la possibilité de participer. C'est à ce dernier dessein que les grévistes associent aussi implicitement les fêtes organisées durant les week-end et associant les familles. Quant à la lassitude morale, ce semblent être l'ambiance des manifestations et, surtout, les discussions lors des occupations qui veillent à la combattre : ils sont plusieurs à rappeler combien ils se remontaient le moral dans ces lieux d'occupation. Ces occupations, on l'a souligné, peuvent cependant être d'abord lues comme la possibilité de ne plus subir le froid. L'occupation permet d'inverser les coûts supportés par chacun : ce sont ceux qui sont entrés en grève qui sont à l'intérieur, tandis que ce sont les autres qui attendent à l'extérieur (ou restent chez eux). La grève n'est plus dehors, elle est dedans.

Reste que seuls ceux qui sont alors dehors sont payés! Un état de fait que les grévistes ne contestent pas : comme le dit Brigitte, «il faut la payer notre grève. Sans ça, elle n'a plus de valeur». Pourtant, l'argent étant «le nerf de la guerre» (Frédéric), différents mécanismes organisationnels visent à limiter le coût financier encouru par chacun : les négociations de fin

[68] Rappelons que les associations que nous osons entre, d'une part, les représentations indigènes de la grève et des "barrières à la participation" et, d'autre part, certains des aspects de l'organisation de la grève sont le plus souvent tirées des fonctions associées -explicitement ou implicitement-, dans les propos des enquêtés, aux différents modes d'action -le rôle du blocage des contre-représailles pour faire payer aux non-grévistes leur non-grève ou l'intérêt de l'occupation pour inverser les coûts liés au froid, par exemple. Il en est cependant d'autres qu'on se permet d'induire, à titre d'hypothèse, d' homologies presque évidentes, telle que cette association entre la «barrière des embouteillages» et la variété des lieux de manifestation.

de grève sur l'étalement du paiement de la grève et sur le nombre de jours de grève décomptés; la collecte auprès de particuliers comme de collectivités ou les repas en commun, par exemple. Dans cette optique, les manifestations apparaissent aussi comme un lieu privilégié de recueil de dons.

C'est donc finalement tout un dispositif organisationnel qui semble permettre de réduire ce que les enquêtés considèrent être les coûts de la mobilisation imputés aux "grévistes" -ou, en retour, d'augmenter ce qu'ils estiment être les coûts de non-mobilisation supportés par les "non-grévistes". Autant d'instruments dont on peut comprendre l'usage à la lueur d'une quadruple représentation indigène : représentation de la grève comme diversifiée, faite de continuelles entrées et sorties de grève, "objectives" et "subjectives"; représentation des causes d'échec de la grève faute de grévistes "objectifs", mais aussi "subjectifs"; représentation des barrières à la participation "objective" et "subjective" à la grève; et, enfin, représentation des effets des modes d'organisation de la grève sur ces "barrières"[69]. Autant d'instruments finalement adaptés, au regard des représentations des grévistes, pour faciliter les entrées objectives et subjectives dans la grève, pour inciter les individus non seulement à se déclarer "gréviste", mais à participer à la grève.

[69] On voudrait prévenir contre trois mésinterprétations possibles de ces associations. La mésinterprétation "spontanéiste", d'abord. Il ne faudrait pas conclure de cet exposé que l'on postule une parfaite conscience de la part des enquêtés de leurs représentations et de la façon dont elles s'enchaînent. Chaque groupe de représentations transparaît séparément et souvent de façon implicite, et ce ne sont que leurs homologies qui autorisent le chercheur à les relier ainsi et à en faire un de déterminants de leurs pratiques. La mésinterprétation "stratégiste" ensuite. On ne postule pas non plus, on le rappelle, que cette vision stratégiste soit la seule à même de rendre compte de l'ensemble du dispositif organisationnel de la grève. Elle n'a pour but que d'y contribuer. La mésinterprétation "rationaliste" enfin. On ne postule à aucun moment que les représentations des grévistes soient "justes" et qu'ils ont donc joué les meilleurs "coups" possibles. A la démarche de la théorie des jeux qui tend à montrer soit en quoi les acteurs ont maximisé leurs intérêts, soit comment ils auraient pu -dû- le faire,on oppose une démarche plus modeste qui vise seulement à participer à comprendre pourquoi ils ont joué les coups qu'ils ont joués.

SOCIOLOGIE DES REPRESENTATIONS ET SOCIOLOGIE DES MOBILISATIONS

LES REPRESENTATIONS INDIGENES DES BARRIERES AUX ENTREES EN GREVE :

Les barrières "idéologiques" : "Ils n'ont pas d'argument"

Brigitte : "Il y en a qui disent que ça va tuer l'entreprise des conneries de ce genre. Il y en a qui ont toujours eu une grande gueule. Ils n'ont même plus d'argument, les mecs qui n'ont pas fait grève. Ils n'ont pas d'argument. C'est la liberté de travailler, quoi."

Frédéric : "Les gens [non-grévistes] étaient tout à fait d'accord. En fait, les gens avaient profil bas, eux. Pour ceux qui n'ont vraiment pas fait grève du tout, il y en a eu quand même, les gens avaient profil bas."

Les barrières syndicales : "il n'y a pas tous les syndicats"

Brigitte : "Les non grévistes qui ne vont jamais se bouger le cul, ils vont te sortir : «Il n'y a pas tous les syndicats; ça ne dure que 24 heures, gnagna»."

Anne : "Fin 94, il y avait eu une grève fin novembre, une grève CGT qui avait été minoritaire. Fin décembre, une grève CGT sur le budget qui avait été ultraminoritaire."

La peur de l'isolement :

Marco : "Je me suis pointé à la gare du Nord le premier jour (…) et je leur ai dit, aux gaillards : «Ecoutez, les roulants, nous, on nous a dit que, dès que vous avez quelque chose… En 86, c'était ça. Dès que vous avez eu quelque chose, vous avez lâché». J'ai dit : «Je vous préviens. Cette année, si ça se passe, on vous en fout plein la gueule pour pas un radis». (…) Ils avaient intérêt à ne pas nous lâcher parce que, sinon, c'était fini, les grèves. Ils pouvaient toujours essayer. Et, là, les syndicats étaient foutus. Et, là, c'était fini.

Christian : "En AG intercatégorielle, je suis intervenu le deuxième ou troisième jour, parce qu'effectivement il y avait la crainte, chez les agents de conduite, de rester isolés dans le mouvement, c'est-à-dire que le reste de la SNCF n'embraye pas véritablement à leur suite."

Christian : "Le premier temps fort, c'est le 24 novembre, avec pour nous une inconnue à la gare du Nord, une inconnue comme dans tous les autres dépôts j'imagine, une inconnue consistant à se poser la question de savoir si ça va continuer ou si ça ne va pas continuer, ce mouvement. (…) Ce qui nous a marqué, nous, localement; ce fut le ralliement des postiers, avec des nuances ici ou là. Mais, les voir arriver avec nous massivement, certains jours, ça a été quand même relativement nouveau. Les gars de la RATP, aussi, ça, c'était relativement nouveau dans le mouvement. Encore une fois, ça, localement. (…) Il y a eu un tournant psychologique aussi, au milieu de la seconde semaine : c'est quand on a commencé à comprendre que le reste du secteur privé n'entrerait pas vraiment dans la danse."

Une efficacité contestée : Ça ne servira plus à rien"

Christian : "Je me rends tôt le matin [du lundi] à l'antenne (…) Notre délégué CGT me dit que je tiens parole en arrivant ce matin. Je lui avais déclaré la semaine dernière que je ne viendrais que le troisième jour, si le mouvement embrayait. Ce dont je n'étais absolument pas convaincu." (26/11, Journal de grève)

Marco : "Tu as 30% de gaillards qui ne veulent pas faire grève parce que ce sont des cons ou parce qu'ils pensent trop au pognon. (…) Ils savaient très bien qu'ils n'allaient rien avoir. Donc, les mecs partaient déjà perdants."

Serge : "La crainte des gens [qui s'abstenaient aux AG], c'était de voir les trains rouler à nouveau, et de dire : «à ce moment là, ça ne servira plus à rien d'être en grève parce qu'il y aura un vent de reprise. (…) Leur argumentation, c'est de dire : «La FGAAC va reprendre, la grève va s'effilocher»."

La crainte des représailles : "Ils gardent leur place"

Marco : "Chez nous au Landy, tu as 30% de la boîte qui n'est pas commissionnée. Et, ces 30%, ils ne feront jamais grève, et je les comprends : ils gardent leur place."

Anne : "Au dépôt de Paris, comme à Villeneuve, dans les bureaux, ce sont les agents de maîtrise qui étaient en grève et les agents d'exécution étaient au boulot. (…) Les cadres et les maîtrises ont plus de boîte. Plus de conscience, aussi, qu'ils sont en danger, quoi. Les agents d'exécution ont un peu plus peur?"

Frédéric : "Les gens des ventes qui sont un peu jeunes dans l'action et qui avaient un peu des angoisses sur quelles seraient leurs relations après avec les collègues, n'étaient pas chauds du tout [pour les prises d'occupation]."

La fatigue de la grève : "C'est parfois plus épuisant que de travailler"

Brigitte : "[En 1986], tous les week-end, j'allais dans le Jura. Donc, dès qu'il y a eu un train, je suis repartie dans le Jura, quoi. En fait, j'ai été me reposer."

Christian : "Nous sommes assez peu nombreux ce matin à tenter d'empêcher le départ des premiers TGV. (…) L'éclaircissement de nos rangs s'explique certainement par la fatigue s'installant chaque jour davantage. Les voies sont en effet occupées depuis samedi, très souvent par les mêmes grévistes, et cela très tôt le matin. Un jour de repos s'impose parfois." (29/11, Journal de grève)

Richard : "Il y a des gens qui sont revenus très fatigués des grèves. C'est parfois plus épuisant que de travailler… Non, j'exagère peut-être un peu; mais, pour les plus actifs, c'est un moment épouvantable, les grèves, parce que vous êtes toujours sur le pied de guerre."

La lassitude morale :

Christian : "J'ai participé souvent à l'occupation (…) La journée, extrêmement fréquemment, excessivement fréquemment… Avec, quand même, assez vite un sentiment de lassitude par rapport à ces occupations. Parce que, moi, ce qui me séduit beaucoup dans ces mouvements là, c'est justement la mobilité. Or, là, on était installé dans une phase statique quasi absolue."

Un syndiqué CGT de Saint-Lazare : "On est fa-ti-gués, voyez… Il y a un énorme sentiment de lassitude. Nous, les cheminots, on est les seuls à porter le grève. Enfin, je devrais plutôt dire «tirer». On est crevé, on en a marre. Ce n'est pas facile, vous savez." (AG de Saint-Lazare du 14/12/1995)

Le barrière climatique : "Les grèves, c'est en mai normalement…"

Jean-Louis : "J'ai failli venir en vélo. Mais, au mois de novembre-décembre, … Les grèves, c'est au mois de mai, normalement. Donc, le climat est plus clément. Alors, on peut venir en vélo."

Frédéric : "Aux "ventes", ils se voyaient à l'Assemblée Générale. Après, les gens, ils rentraient chez eux. Vu que tout était fermé; il n'y avait rien qui roulait. il n'y avait pas d'occupation à donner aux gens. Et, puis, les gens n'allaient pas rester dans le froid à discuter."

Les problèmes familiaux : "Etre absent toutes les nuits, c'est un peu délicat"

Jean-Louis : "J'ai participé souvent à l'occupation. Peut-être pas aussi souvent que j'aurais voulu la nuit, parce que les mouvements comme ça, sur le long terme, ça génère toujours des tensions, ou conjugales, ou ce que tu veux… Donc, être absent toutes les nuits, c'est aussi un peu délicat."

Frédéric : "Je suis célibataire. Donc, [pendant les grèves], ça n'a pas posé trop de problème. En plus, même il y a un autre aspect des grèves qu'on n'a pas abordés. Ça permet de rencontrer des gens effectivement et de rencontrer (…), on ne va pas dire des âmes-soeurs, parce que ce n'est pas pour la vie, mais de rencontrer de … Les filles des guichets, quoi. On ne les voit jamais. Nous, on travaille dans un milieu essentiellement masculin; et, en fait, ça a permis d'avoir des échanges… Et…, moi j'ai trouvé une copine. Et, un autre copain a trouvé une autre copine aussi, quoi."

Les problèmes financiers : "C'est le nerf de la guerre"

Marco : "Sur la cinquantaine qui est repartie au taf, on va dire qu'il y en avait 20 qui n'étaient pas commissionnés et 30 qui étaient pères de famille : eux, c'était pour le fric. Ils ne voulaient pas en perdre, à cause des périodes de Noël."

Frédéric : "Ça n'a pas été un mouvement qui a été total du premier au dernier jour pour tout le monde. Il y a beaucoup de gens qui ont fait des petits bouts. Problèmes d'argent, enfin, ouais… C'est le nerf de la guerre un peu."

Richard : "[Les crédits], ça joue sur la longueur de la grève. Ceux qui ont des crédits et des enfants, bien souvent quand le problème est grave, ils rentrent en grève, ils se mettent en grève quand même. En espérant…"

LES REPRESENTATIONS ASSOCIEES AUX MODES D'ORGANISATION DE LA GREVE : UN MOYEN DE LUTTER CONTRE LES BARRIERES A LA PARTICIPATION

Les arguments idéologiques : "On ressassait nos arguments"

Marco : "Je l'ai fait [de la retap' au Landy], mais je l'ai fait pour ma propre paroisse. J'ai dit : «Ecoutez, les gars, on pourrait peut-être faire quelque chose, ceux qui veulent me suivre… Ceux qui ne veulent pas, tant pis». J'ai dit : «Ecoutez, j'ai telle idée, telle idée, telle idée. Je suis pour ça, ça, ça et ça. Tu es d'accord, tu n'es pas d'accord. Tu n'es pas d'accord, je te laisse libre de ton choix, tu peux repartir. Par contre, si tu es d'accord, je vais essayer de t'argumenter pour que tu suives»."

L'unité syndicale : "C'est la première fois que ça se produit"

Anne : "Les OS ont bien compris que, de toute façon, c'est l'unité. Sinon, les cheminots ne suivent pas, quoi. Sinon, ça n'aurait pas bougé. Mais, il y avait les sept noms, il y avait les sept Fédés qui étaient là."

La fonction de réassurance : "Est-ce que c'est suivi?"

Jean-Louis : "Par le biais des syndicats, on est quand même renseigné un minimum. Ils situent les problèmes. Quelle réaction il y a à quel l'endroit. Est-ce que c'est suivi, est-ce que ce n'est pas suivi? Est-ce que c'est sérieux? Bon. On savait déjà [le premier jour] que les trains ne marchaient pas, que les trains ne roulaient plus, quoi."

Frédéric : "Il y en avait qui allaient faire des tours. De manière un peu informelle. Là, c'étaient plus des individualités, à notre niveau. En fait, si certains secteurs de la fonction publique se sont mis en grève autour de nous, c'est à partir de l'intervention de copains cheminots qui se sont présentés chez eux."

Christian : "En règle générale, je n'aime pas beaucoup les manifs. je ne suis d'ailleurs pas persuadé que ça serve à grand chose, en temps normal…Mais, là, oui, pour le coup. C'était un phénomène de claustration du mouvement. De plus, de la grève à la manif, il y avait vraiment un brassage des professions très diverses. Et, là, pour le coup, les manifs étaient hyper importantes pour ça."

Eloigner les irréductibles : "On avait l'impression de tous faire grève"

Nathalie : "On a vécu cette grève tous ensemble, on avait cette impression. En plus, du fait qu'il n'y avait pas de transport, tous les gens qui n'ont pas fait la grève, il y a plein de gens qu'on n'a pas vu. Donc, on avait l'impression de tous faire grève. Et, c'est vrai que c'était plus…"

Richard : "[Au début], on avait autorisé ceux qui étaient à l'étage supérieur, l'administratif. (…) Tout l'étage du chef d'établissement, de ses sous-fifres, des hauts patrons des contrôleurs et le bureau administratif était ouvert. Leur étage, on ne l'avait pas occupé. (…) Et, à un moment, je pense qu'il y a eu une tension importante entre les administratifs et l'exécutif; et on s'est vus contraints de fermer aussi l'étage supérieur des administratifs."

Le manque de soutien comme argument de reprise : "On roulait pour nous"

Frédéric : A l'Assemblée générale du jeudi, je suis intervenu en expliquant (…) : «il faut être réaliste; le privé, il n'est toujours pas là; dans le secteur public, ça a repris». Entre autres, on avait des copains du centre de tri PLM, là, qui était peut-être même le premier centre de tri à se mettre en grève au niveau des PTT et qui a assuré une grève relativement forte; mais, ça a duré une semaine, quoi. Et, puis, donc, là, eux, ils avaient repris, quoi. Donc, je cite ça entre autres comme exemple puisque pour les gens, c'est plus parlant. En disant : «bon, ben, le PLM, il n'est plus en grève, quoi». Donc, réellement, il n'y avait que la SNCF et la RATP, c'est clair, il n'y avait plus que ça. Donc, on roulait pour nous. En disant, «bon, il faudrait recentrer sur des objectifs beaucoup plus réalistes…»."

Bloquer les trains, une nécessité stratégique : "Si on avait réussi, on aurait été tranquilles"

Frédéric : "Le but au départ, c'était d'empêcher les rames de rouler. Bon, ils continuaient à essayer de cycler, d'entretenir en fait les rames pour une reprise rapide. Donc, c'était passer dans les rames, et descendre les pantographes de façon à ce que ça décharge les batteries. Et une fois que les batteries, que tout est déchargé, au niveau électrique, bon, pour remettre en route, ce n'est pas évident, quoi. Voilà."

Frédéric : "Nous, on proposait toujours les occupations, avec les copains quoi. D'être le plus, en fait le plus dur possible; mais, pour prendre des marques et puis après être tranquille. Il y avait ça aussi. Et si on avait réussi l'occupation de tous les bâtiments, bon, ben, on étaient tranquilles. On n'avait plus que ça à gérer. Quasiment…"

Anne : "On sentait qu'ils [la FGAAC] allaient reprendre de toute façon. Alors, on était prêt à aller bloquer les trains."

Bloquer les trains, une croyance partagée : "Et le mouvement s'est effrité à partir de ça"

Michel : "[Les premiers jours, les cadres] guettent un petit peu pour savoir quelle serait quand même la meilleure solution pour faire rouler quelques trains, puisqu'il y en a qui roulent. Et, nous, on a aussi quand même le sentiment de dire si nos cadres continuent à être dans l'établissement, ils vont effectivement faire rouler quelques trains et on va se casser la gueule très rapidement ou facilement. Donc, on commence à discuter de l'occupation des locaux, dès le lundi. En disant : «si on ne prend pas des mesures énergiques vis-à-vis des gens qui continuent à bosser, ça va mal se finir»."

Christian : "J'ai participé souvent à l'occupation (…)Là, on était installé dans une phase statique quasi absolue. Parce que perdre le poste, c'est-à-dire se le faire reprendre, c'est presque perdre la grève, quoi, dans la mobilisation de la gare du Nord."

Les contre-représailles : "Plus personne ne lui parlait"

Richard : "[En 1986], je suis allé voir un collègue sur un train pour lui dire : «Mais, si on obtient quelque chose, tu vas le refuser ou tu vas l'accepter». Et, il m'a répondu : «Je serai bien obligé de l'accepter». Alors, là, une fois que la grève était terminée, on s'est dit : «Bon sang, c'est dommage qu'on n'ait pas pensé à établir un contrat pour les agents qui ne font pas grève, pour leur faire dire : «Puisque je ne fais pas grève, j'accepte toutes les conditions du contrat de plan et, moi, j'irai jusqu'à 58 ans, je ferai ceci, je ferai cela, j'accepte toutes les conditions»». (…) C'est vrai, peut-être, que si on leur avait mis sous le nez : «Bon, tu signes ça, alors?», là, je pense qu'ils auraient peut-être rejoint le mouvement de grève."

Richard : "Après la grève, là, c'est beaucoup plus douloureux pour eux encore, je pense. (…) Il y en a un qui a eu de gros problèmes en 86-87 comme ça. Il était au bord de la dépression parce que plus personne ne lui parlait."

Réduire les coûts de mobilisation : "On faisait des roulements"

Frédéric : "On faisait des roulements. On rentrait chez nous, on se lavait quand même, un petit peu. On changeait de vêtements; et puis, donc, on retournait des fois l'après-midi pour essayer de voir le prise de service."

Remonter le moral : "C'est vrai qu'il y a une certaine angoisse"

Christian : "J'ai participé souvent à l'occupation (…) Avec, quand même, assez vite un sentiment de lassitude par rapport à ces occupations.(…) C'est pour ça que les manifs arrivaient aussi comme des moments de sortie. On sortait de notre tranchée, on allait manifester, prêcher la bonne parole. Ça, c'était précieux, ces moments-là."

Richard : Des fois, il y a des gens qui se pointaient [aux piquets de nuit], ils n'étaient pas sur les listes, mais ça ne fait rien. Ils venaient faire le piquet de grève, c'était histoire de tenir la nuit avec les autres, de les aider. (…) C'est vrai aussi qu'il y a une certaine angoisse aussi. On se dit : «Mais, combien de temps ça va durer? est-ce qu'on va être encore là longtemps? est-ce qu'il va falloir qu'on tienne encore longtemps?». C'est vrai que parfois ça revient sur le tapis. C'est vrai que c'est même peut-être le sujet principal, en fait."

Frédéric : "[Les après-midi], on discutait. Si il y avait manifestation, on allait aux manifestations. Si il n'y avait pas manifestation, on discutait de choses et d'autres, et de la journée du lendemain et de ce qu'il fallait dire ou ne pas dire. On se remontait le moral pour les gens qui avaient le moral qui baissait."

Lutter contre froid : "Nous, on était dehors, on avait froid; eux, ils étaient dedans, ils étaient payés"

Frédéric : "Nous, en fait, au bout d'une semaine, on a occupé un chantier. Parce qu'il y avait les gens qui faisaient grève et les gens qui ne faisaient pas grève. Donc, les gens qui faisaient grève, ils faisaient des piquets, tout ça… Mais, les locaux étaient quand même ouverts. Et, donc, les gens qui, eux, ne faisaient pas grève, ils rentraient dans les locaux. Alors, nous, on était dehors, on avait froid. Il faisait froid quand même. Et, eux, ils étaient dedans au chaud, ils ne foutaient rien, ils étaient payés. Donc, on a dit : «Ça, ce n'est pas bon, quoi». Donc, un jour,… (…) Bon, en fermant toutes les portes, de l'intérieur,… Donc, on a occupé Bercy. Pour les piquets, c'était réglé puisque les gens qui se présentaient, on leur disait : «si vous êtes grévistes, vous pouvez rentrer et, puis, boire un café; si vous êtes non-grévistes, vous ne rentrez pas, quoi»."

Associer les familles : "On a fait une petite fête"

Serge : "Des épouses de grévistes, il y en a qui sont venues, qui ne travaillaient pas aux chemins de fer. Généralement, elles venaient le Samedi ou le Dimanche. On a fait une petite fête. Elles sont venues un Samedi soir nombreuses."

Anne : "Par rapport à la population du dépôt, proportionnellement, il y avait beaucoup d'administratives qui venaient, qui prenaient en charge la grève, qui étaient présentes sur le terrain. Bon, moins souvent le mercredi, parce qu'il faut garder les mômes, quoi."

Aider financièrement : "Ceux qui le voulaient, ils repartaient avec…"

Brigitte : "Il y a des bruits qui courent qu'il y en a qui n'ont que quatre jours de grève à payer. Mais, moi, je n'y crois pas. Quatre jours! Ce n'est pas rigolo. Il faut la payer notre grève. Sans ça, elle n'a plus de valeur."

Marco : "Les gens nous ont épaulé, c'était incroyable! L'exemple de la bonne femme qui se pointe à 10h du soir : «bonjour, c'est bien ici le truc? Je viens vous apporter une aide financière». Moi, je lui dis : «Vous savez, même si c'est 5F, c'est déjà pas mal». Elle dit : «Oui, je n'ai pas grand chose comme sous. Elle nous sort 800 balles." (…) Les communistes ont donné des tonnes et des tonnes de bouffe pour les grévistes. Tous les grévistes de chez nous se pointaient à la bibliothèque du Landy. Les mecs, ils ouvraient les placards, ils disaient : «tiens, voilà un kilo de pâtes; tiens, voilà des sardines; tiens, voilà du cassoulet». Ceux qui le voulaient, ils repartaient avec… Moi, j'en ai profité parce que je savais que j'avais besoin de bouffer. C'était vachement sympa à la bibliothèque."

Convertir la sympathie en engagement :

Encore faut-il que ces sympathisants potentiels, dont on a limité les barrières à la participation, aient l'occasion de "convertir"[70] ce potentiel en engagement. Il convient donc que l'organisation de la grève donne le plus souvent possible l'occasion aux non-grévistes -"objectifs" et "subjectifs"- d'entrer en grève. C'est notamment de cette nécessité que l'on peut rapprocher le choix d'organiser journellement des AG - que les cheminots présentent comme des lieux de motivation et de conversion, et que l'on peut aussi retraduire comme des moyens de s'assurer que tous ceux qui sont sortis de la grève pour la nuit trouveront dès le lendemain ce rendez-vous minimal pour s'y replonger- ou de maintenir des piquets tout au long du mouvement -destinés non tant à faire "entrer" dans le mouvement, si ce n'est au tout début, qu'à faire "ré-entrer" dans le mouvement, comme le laisse entendre Frédéric. De même, les actions individuelles menées auprès des non-grévistes pour tenter de les convaincre, comme les manifestations, occasion de faire participer des jusque là "non-grévistes" et de ramener dans le mouvement ceux qui font la grève chez eux, peuvent être lus comme des instruments pour donner à chaque "non-gréviste" des occasions de franchir -de franchir à nouveau- le seuil de la grève.

En retour, peut-on induire de la façon dont les activités s'enchaînent, dont les moments d'inactivité potentiels sont chassés -on occupe pour s'occuper, puis on cherche à occuper l'occupation-, dont la vie du gréviste actif en vient à être totalement encadrée par le rythme de la grève -réveil à 4 ou 5 heures pour aller faire les piquets; AG à dix ou onze heures; repas en commun; manifestation, discussions et tournées dans l'après-midi; nouveaux piquets en fin d'après-midi; occupation de nuit des locaux : voilà comment se composaient certaines des journées de Frédéric durant le conflit- le souci de s'assurer qu'un certain nombre de grévistes ne quitteront pas la grève, n'auront pas y entrer à nouveau. Cet

[70] D.Oegema et B.Klandermans, *art.cité.*

enchaînement continu d'activités -dont l'occupation de locaux est la condition sine qua non- qui laisse les cheminots épuisés, qui fait oublier à Brigitte son besoin de sport, permet donc de limiter les occasions de sortie de grève et prend sens au regard de la vision diversifiée de la grève.

A l'inverse, du reste, la direction -ou le gouvernement- s'ingénie de son côté à multiplier ces occasions, en téléphonant aux grévistes chez eux ou en multipliant des lettres ouvertes, qui sont autant de perches lancées aux grévistes pour leur permettre d'arrêter la grève. Dans le discours des cheminots, ces lettres apparaissent ainsi comme des tournants de la grève et sont toujours associées aux désengagements qui les ont suivies : comme le dit Serge à propos de la reprise, «la lettre de Bernard Pons nous donnait une opportunité». Représentation qui valide, a contrario, la prégnance de la représentation de l'organisation de la grève comme moyen de réduire les occasions de sortir de la grève.

“CONVERTIR LA SYMPATHIE EN ENGAGEMENT”

LES REPRESENTATIONS ASSOCIEES AUX MODES D’ORGANISATION DE LA GREVE : UN MOYEN DE CONVERTIR LA SYMPATHIE EN ENGAGEMENT

Multiplier les occasions d’entrer dans la grève :

Christian : “Les assemblées générales étaient des lieux où on chauffait la foule. Les discours étaient préparé à l’avance de la part des leaders syndicaux.”

Marco : “Tu avais des jours où tu avais cinq ou six gars en plus [aux AG], et des jours où, dans la salle, tu avais trois pignoufs. Bon, trois pignoufs, c’est facile de les torturer un peu pour leur faire suivre le mouvement. Mais, de tous ces gars qui venaient au début, au bout de la deuxième semaine, ils ne venaient plus. Parce que eux s’étaient mis en grève quand même.”

Frédéric : “On se mettait dans le local des prises de service. On allait dans le local; et, puis, on discutait avec les gens. Enfin, on tentait de discuter. Alors, il y en a, bon, qui discutaient, qui nous donnaient leurs “raisons” de ne pas participer ou qui se motivaient, hein, parce que c’est vrai que, comme je le disais tout à l’heure, il y en a, ils ont fait la grève en quatre fois ou cinq fois ou…, des petits bouts, quoi. C’est-à-dire que, dès qu’ils nous voyaient, ben, pof, ils se remettaient en grève. Et, puis, si pendant deux jours on n’y allait pas, ben…”

Christian : “Nous sortons faire le tour de la gare, voir si tout est calme. Ce qui est le cas. (…) Sur le chemin du retour à l’antenne, nous croisons un conducteur de notre connaissance qui, visiblement, n’est pas gréviste. Nous argumentons avec lui, faisant valoir que l’attaque sur les retraites mérite bien une riposte ferme.” (26/11, Journal de grève)

Marco : “Dans les trois appartements dont je te parlais, il y en avait un qui ne faisait pas grève. (…) Si, il est allé à une manifestation, la plus grande des manifs.”

Réduire les occasions de sortir de la grève :

La grève comme enchaînement d’activités : “C’était un truc qui s’enchaînait”

Marco : “[A la bibliothèque], ils parlaient de ce qu’ils allaient faire le lendemain : toutes les grandes manifs. Le point de départ de toutes les grandes manifs, au Landy, c’était là. Après, il y avait une assemblée générale. De l’assemblée générale, on allait à la gare du Nord. Et, après, de la gare du Nord, c’était un truc qui s’enchaînait.”

Brigitte : “Il y avait une chose, dans ma vie, depuis 8 ans. C’est le sport qui passe avant tout. Même au niveau syndical. Donc, j’avais mis plus de sport; je n’allais plus au syndicat les soirs. Et, pendant la grève, je ne me suis pas posée trop la question. J’ai fait moins de sport. C’était naturel, quoi.”

S’occuper à occuper : “Sinon, il n’y avait pas d’occupation à donner aux gens”

Frédéric : Donc, on a occupé Bercy. Ça nous permettait de se voir en permanence toute la journée. Chose que… Par exemple aux “ventes”, ils se voyaient à l’Assemblée Générale. Enfin, nous aussi, puisque c’était l’Assemblée Générale commune à tout l’établissement. Mais, après, les gens, ils rentraient chez eux. Vu que tout était fermé; il n’y avait rien qui roulait. il n’y avait pas d’occupation à donner aux gens. Et, puis, les gens n’allaient pas rester dans le froid à discuter. Alors que, nous, on avait des locaux, on y dormait, on y mangeait. Bon, en plus, tous les midis, on mangeait à quinze-vingt. Et, puis, ça permettait de discuter; on a beaucoup discuté. C’était sympa, quoi.”

Occuper l’occupation : “On s’occupait un peu, quoi”

Richard : “Le piquet de grève, on se retrouvait quelques-uns, enfin, une dizaine. Ça dépendait des soirs. De fois, il y avait une dizaine; des fois, c’était plus. Alors, on faisait… Qu’est ce qu’il fallait faire? On était là pour garder les locaux. Alors, c’était partie de cartes, belote ou n’importe quoi, ou discussion… On a même fait une soirée, on a amené des vieilles fringues, on s’est déguisé en Deschiens (…) histoire de s’occuper.”

Frédéric : “L’Assemblée générale était à dix heures, pour finir à 11h-11h et demi. Et, alors, après, c’était à dispos jusqu’au lendemain, quasiment quoi. Donc, nous, on allait manger à Bercy. Et, bon, l’après-midi, on s’occupait un peu, quoi, en fait. Il y avait souvent des manifs, aussi. Donc, l’après-midi, c’était réservé aux manifestations. Et, puis, de revoir des gens parce qu’il y avait les prises de service de soirée aussi. Continuer ce qu’on faisait le matin, avec les piquets du matin… (…) Donc, l’après-midi, quand on n’avait rien d’autre à faire, pas de manifestation, pas de…, on essayait de se reposer un petit peu aussi. On retournait des fois l’après-midi pour essayer de voir les prises de service, les gens… En gare de Lyon, il y a des prises jusqu’à seize heures. Donc, jusqu’à seize heures, on essayait de discuter avec les gens. Des fois, ça marchait; des fois ça ne marchait pas.”

Le contre-mouvement, donner des occasions de sortir de la grève : "ils téléphonaient chez le gens"

Serge : "Le premier jour, on a décidé l'occupation de la feuille. Ils [Les dirigeants] ont demandé à l'encadrement de venir auprès des grévistes, de les inciter à reprendre le travail. Ils sont venus, ils ont été très pressants, à tel point qu'on est venu les retrouver en leur disant de retirer l'encadrement."

Philippe : "S'il n'y avait personne pour faire le piquet de grève, le travail reprendrait très rapidement, par un travail de téléphone à la maison, comme ils ont essayé de faire au début. [Les dirigeants du dépôt] téléphonaient chez les gens pour essayer de leur faire reprendre le boulot, en disant qu'ils étaient dans l'illégalité, tout un tas de choses qui font que le gars qui est timide ou qui n'est pas syndiqué ou qui ne veut pas téléphoner au délégué pour savoir le réel, il se laisse prendre au jeu et il reprend le travail."

Frédéric : "Il y a eu une première lettre de Juppé où, en fait, il revenait en partie sur la suppression du régime spécial, en ne le maintenant que pour les conducteurs. (…) Et, puis la lettre de Juppé, donc, c'était la première qui maintenait également les 37 ans et demi pour la fonction publique. Ça, c'est important, parce qu'en fait c'est là où ça a commencé à reprendre un peu partout, aux PTT, là où y avait des gens en grève. Les gens ont repris à ce moment là, quoi."

Frédéric : "Dès la deuxième lettre, il y a des gens qui ont… Bon, la deuxième lettre, elle était trois jours avant la dernière, hein. Et, pendant trois jours, il y a des gens qui ont voté la reprise."

Serge : "Il se trouve qu'il y a eu un fait dans la nuit [du jeudi]. Le ministre des transports a envoyé sa lettre dans laquelle il donnait un certain nombre de garanties, la lettre qui était datée du quatorze. (…) La lettre de Bernard Pons nous donnait une opportunité. Plutôt que de reprendre de manière isolée, ça nous permettait de reprendre la tête haute, avec un acquis. (…) On a essayé de faire une reprise groupée, de négocier les conditions de la reprise avec l'établissement, mais aussi de faire en sorte que les gens rentrent avec quelque chose. Et, donc, la lettre de Pons, de ce côté là, était quelque chose qui nous a permis une reprise de bonne façon."

C'est ainsi à partir de la double représentation de la grève, de ce qu'elle implique quant aux nécessités de la mobilisation, à partir, aussi, des représentations indigènes de ce que sont les "barrières à la participation" et les effets associés aux modes d'organisation possibles de la grève, que l'on peut éclairer certains des aspects de sa mise en place et de son organisation, sans, évidemment, que cette approche ne prétende à l'exclusivité. Ce n'est pas seulement parce qu'ils considèrent qu'elles assurent plus tranquillement une paralysie du trafic -signe pour chacun qu'il n'est pas seul dans le combat-, qu'elles sont un lieu de discussion et de sociabilité propre à remotiver chacun, qu'elles rejettent les non-grévistes dans le froid, qu'elles permettent d'organiser des repas en commun et, surtout, qu'elles rendent possibles des grèves sans sortie de grève, que les occupations de locaux ont lieu. C'est néanmoins aussi en fonction de cette nécessité de favoriser les entrées en grève et contrarier les sorties de grève qu'elles prennent sens. C'est parce qu'aux yeux des cheminots eux-mêmes il est des degrés dans la participation à la grève -et, pas seulement, deux groupes, les grévistes et les non-grévistes-, c'est parce que l'entrée en grève n'est, pour eux, ni automatique, ni définitive, c'est parce qu'il n'est pas, selon eux, indifférent à la réussite d'une grève longue que tous les grévistes ne fassent pas que se déclarer en grève sans venir sur les lieux de la grève, c'est parce qu'enfin l'occupation peut, selon eux, apparaître comme une réponse possible à ces enjeux, que le choix d'occuper des lieux de travail peut se comprendre.

Il faudrait du reste de la même façon montrer plus précisément en quoi la représentation

“traditionnelle” de la grève contamine elle aussi son mode d’organisation, comment l’insistance pourra être mise sur telle ou telle activité selon la phase de mobilisation dans laquelle les grévistes pensent se trouver.

Il ne s’agit de fait pas de distinguer une représentation vraie et une représentation fausse de la grève. Il serait du reste paradoxal de vouloir juger de la conformité de représentations à une hypothétique “réalité” en se fondant sur un discours sur la grève. Nous n’avons ici étudié que des discours sur les entrées en grève, pas les entrées en grève elles-mêmes : il est à cet égard exemplaire qu’une même façon de voir -l’idée d’entrée collective dans la grève- puisse être comblée par deux réalités contradictoires puisque, pour l’un, les jeunes hésitent à se mettent en grève, tandis que, pour un autre, ce sont les plus enthousiastes. Ce qu’on vise à montrer, cependant, c’est qu’alors que, le plus souvent, une seule représentation de la grève n’est envisagée, ces discours sur la grève se structurent autour d’au moins deux visions : l’une binaire et linéaire, uniforme et collective, faite d’une seule entrée et d’une seule sortie de grève; l’autre diversifiée et en dents de scie, hétérogène et individualisée, faite d’une multiplicité d’entrées et de sorties de grèves, “objectives” et “subjectives”. Deux représentations qui, chacune, ont leur efficace sur la mise en place de la grève. Deux représentations qui ne sont pas partagées également par chacun des cheminots interrogés, mais dont on trouve trace chez tous.

Reste alors à s’interroger sur la surdité relative de la représentation savante de la grève à l’une de ces représentations ordinaires alors même qu’on a démontré le caractère heuristique de sa prise en compte. Surdité qui va jusqu’à adopter l’une des représentations ordinaires sans s’en prévaloir explicitement.

Cette surdité, la prégnance de la représentation uniforme de la grève, on pourrait d’abord l’imputer à une posture épistémologique : le refus d’opposer une représentation savante aux représentations indigènes, le souci de respecter la “parole populaire” et de refuser la supériorité du “savant” qu’impose le préalable durkheimien de rupture avec les prénotions. Cependant, aucun des chercheurs dont on a cité les travaux ne met en avant un tel choix. A l’inverse, J.D.Reynaud, par exemple, souligne l’écart qu’il entend préserver entre le travail scientifique et les représentations ordinaires lorsqu’il choisit d’étudier la décision de se mettre en grève comme le résultat de deux décisions rationnelles. De plus, si bien même cette posture était défendue, elle ne serait pas menée à bien puisque, on l’a vu, ce n’est qu’à l’une des représentations indigènes de la grève que se rallient implicitement les “savants”.

On peut alors penser imputer cette surdité partielle à des contraintes méthodologiques. N’est-ce pas, de fait, ce que laisse supposer la parenté soulignée entre les représentations de la grève dominant d’une part dans les discours savants et de l’autre dans le discours syndicaux, journalistiques et administratifs, alors même que ces trois types de discours sont trois des principales sources d’étude de la grève? Comment, par exemple, utiliser les

données statistiques fournies par l'administration sans adopter un tant soit peu la logique binaire qui préside à l'élaboration de ces chiffres? Quant à l'autre source traditionnelle d'étude des grèves, les entretiens, on pense avoir montré combien l'uniformité du "choix" des interviewés -en tant que forme de sélection et d'auto-sélection- pouvait induire la représentation d'une apparente uniformité des expériences grévistes : c'est sans doute aussi parce que, lorsqu'on veut étudier une grève, on n'interroge -ou n'acceptent de répondre- que ceux qui ont "fait" la grève, de bout en bout, et ceux qui ne l'ont pas fait du tout, que prévaut la vision binaire de la grève et cette idée d' "une" entrée en grève et d' "une" sortie de grève. On retrouve donc l'hypothèse largement validée par M.Pollak, selon laquelle, "le recours privilégié à telle ou telle forme de témoignage -c'est-à-dire la relation privilégiée à tel ou tel marché, impliquant telle ou telle forme de censure ou d'incitation-" a une incidence "sur les informations et les interprétations qu'ils autorisent ou interdisent", selon laquelle "l'échantillonnage, la méthode et l'objet d'étude se conditionnent réciproquement"[71].

Il est cependant un élément dont cette hypothèse ne rend compte qu'imparfaitement. En effet, on a certes vu que les discours sur la grève paraissaient d'autant plus se limiter à ce qu'en retient implicitement la représentation savante qu'ils étaient tenus longtemps après l'événement : ce sont dans les discours sur la grève de 1986 et dans les reconstructions syndicales de ces grèves que l'on ne retrouve presque exclusivement que la représentation binaire de la grève. Il n'en reste pas moins que, dans tout entretien, transparaît plus ou moins la vision diversifiée de la grève. Ce n'est donc pas seulement par le mode d'échantillonnage qu'il convient d'expliquer cette "hémiplégie".

N'est-ce dès lors pas, en dernière instance, aux dispositions incorporées par les chercheurs qui en viennent à être intéressés par le grèves, aux catégories de pensée que leurs trajectoires leur ont fait intériorisées et "qui délimitent le pensable et prédéterminent le pensé"[72] , qu'il convient d'imputer cette surdité partielle? Surdité qui joue avant le travail sur le terrain, puisqu'on a signalé l'avoir retrouvé dans la composition même de notre guide d'entretien. Surdité qui joue pendant le travail sur le terrain, et dont on pourrait voir le symbole très "matériel" dans les difficultés que posèrent la transcription d'un entretien mené auprès d'un originaire de Haute-Garonne, dont une oreille "académisée" ne parvenait à rendre ni l'accent, ni même, souvent, le contenu. Surdité qui joue, enfin, dans le travail d'exploitation de "données", qui en vient à négliger au moins tout un pan des représentations ordinaires de la grève.

De fait, comment donc expliquer cette appropriation savante d'une des représentations ordinaires de la grève qui n'est autre que ce qu'on pourrait nommer une représentation

[71] M.Pollak avec N.Heinich, "Le témoignage", Actes de la Recherche en Sciences Sociales, n°62-63, juin 1986, p.7.
[72] E.Durkheim, *Les règles de la méthode sociologique*, PUF, 1990, p.31.

idéale et syndicale de la grève[73] sinon par des dispositions incorporées à adopter cette vision et, en l'adoptant implicitement, en la retraduisant dans une logique scientifique, en induisant d'elle les questions qui se posent sur la grève[74] , à la renforcer? C'est donc -à la façon dont B.Lacroix[75] fait de l'enquête sur les inventeurs et les producteurs du droit constitutionnel un

[73] C'est ce qu'on peut induire notamment de ce que les enquêtés narrent des tractations qui eurent lieu entre les différents syndicats pour assurer une "sortie de grève" collective.

[74] On pourrait concevoir que ce soit,en sociologie, les représentations savantes des objets d'étude qui fondent des "paradigmes". Il est ainsi clair que la représentation binaire de la grève conduit les chercheurs qui l'adoptent à traiter de façon approfondie un certain nombre de questions -comment et pourquoi entre-t-on en grève?; qu'est-ce qui différencie les grévistes des non-grévistes?-, et à en délaisser un certain nombre d'autres à qui seule une vision différenciée de la grève donnerait de l'intérêt -Comment et pourquoi ré-entre-t-on dans la grève?; qu'est-ce que faire grève?; comment et pourquoi s'ingénie-t-on à faire venir les grévistes sur les lieux de la grève?; qu'est-ce qui détermine les différents degrés de participation à la grève? Faute de se rendre compte de la multiplicité des représentations possibles, on en resterait donc à perfectionner, avec talent, une "science normale".

[75] B.Lacroix, "Le politiste et l'analyse des institutions : Comment parler de la présidence de la République?", in B.Lacroix, J.Lagroye, dir., *Le Président de la République : Usages et genèses d'une institution*, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 1992, pp.13-78.

préalable à l'étude du droit constitutionnel- sur la nécessité d'enquêter sur les producteurs d'un savoir sur la grève, sur la manière dont leurs trajectoires a pu les rendre prisonniers de façons de voir la grève propres à certains de ses acteurs, que débouche cette interrogation sur les rapports entre les représentations savantes et indigènes de la grève.